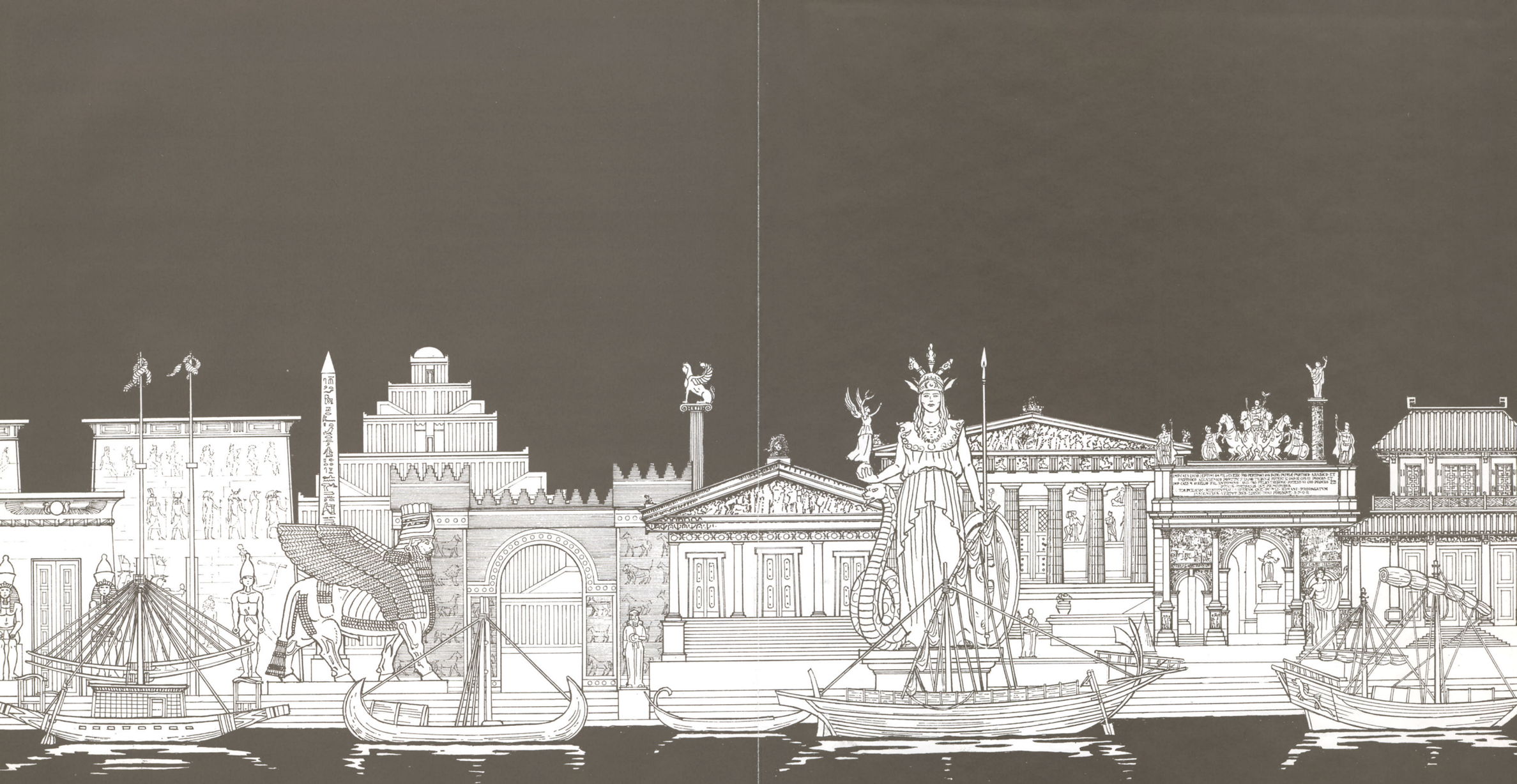
VINCENT HENIN

JACQUES MARTIN

LES VOYAGES D'ALIX

CARTHAGE

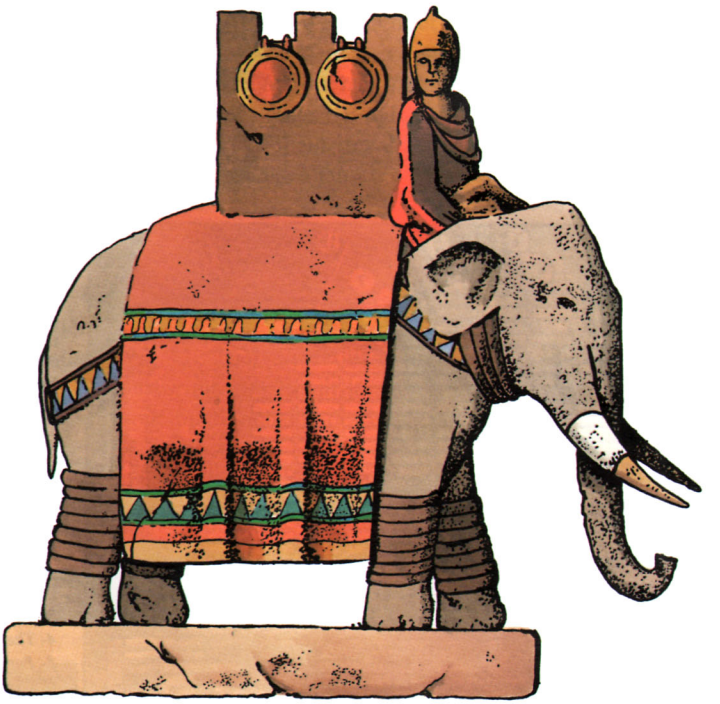
casterman



LES VOYAGES D'ALIX

CARTHAGE

VINCENT HENIN JACQUES MARTIN



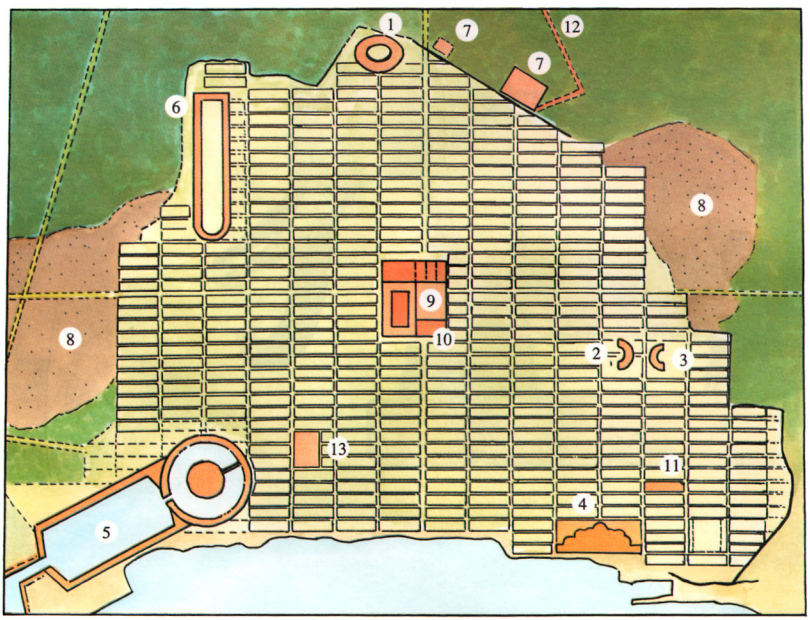
casterman

SOMMAIRE

INTRODUCTION	**P. 3**
APERÇU DE CARTHAGE	**P. 4 À 9**
LA CARTHAGE PUNIQUE	**P. 10 À 15**
LA RELIGION CARTHAGINOISE	**P.16 À 21**
LES GUERRES PUNIQUES	**P. 22 À 39**
1ère guerre punique (264 à 241 av. J-C)	
2ème guerre punique (218 à 201 av. J-C)	
3ème guerre punique (149 à 146 av. J-C)	
LA CARTHAGE ROMAINE	**P. 40 À 47**
LA FIN DE CARTHAGE	**P. 48 À 51**
ARCHITECTURE ET USTENSILES PUNIQUES	**P. 52-53**
DIEUX ET COSTUMES	**P. 54-55**
IDENTIFICATION DES COSTUMES	**P. 56**

CHRONOLOGIE

12ème siècle av. J.-C. : expansion phénicienne en Méditerranée.
1110-1101 av. J.-C. : fondation phénicienne de Gadès (Cadix), Lixus et Utique.
814 av. J.-C. : fondation de Carthage.
753 av. J.-C. : fondation de Rome.
600-305 av. J.-C. : les Carthaginois s'établissent en Sicile. Rivalité entre Grecs et Puniques en Sicile.
396 av. J.-C. : introduction du culte de Déméter à Carthage.
263-241 av. J.-C. : première guerre punique.
241-238 av. J.-C. : Hamilcar Barca maîtrise la révolte des mercenaires (défilé de la hache).
237-229 av. J.-C. : Hamilcar Barca entreprend la conquête de l'Espagne.
221 av. J.-C. : fondation de Carthagène.
218-201 av. J.-C. : deuxième guerre punique.
218 av. J.-C. : Hannibal franchit les Alpes. Batailles du Tessin et de la Trébie.
217 av. J.-C. : bataille de Trasimène.
216 av. J.-C. : bataille de Cannes.
211 av. J.-C. : Hannibal marche sur Rome.
207 av. J.-C. : bataille du Métaure. Hasdrubal est tué.
204-203 av. J.-C. : Scipion débarque en Afrique.
202 av. J.-C. : bataille de Zama. Défaite punique.
201 av. J.-C. : traité de paix ; Carthage, réduite à son territoire africain, doit renoncer à sa flotte et s'engager à payer un lourd tribut.
183/181 av. J.-C. : suicide d'Hannibal.
149-146 av. J.-C. : troisième guerre punique.
122 av. J.-C. : tentation de fondation, par Caïus Gracchus, d'une ville romaine sur le site de Carthage.
46-44 av. J.-C. : César ordonne la création d'une ville nouvelle sur les ruines de Carthage.
29 av. J.-C. : Octave-Auguste réalise le voeu de Jules César et crée la 'Colonia Concordia Julia Carthago'.
Entre 140 et 150 ap. J.-C. : un incendie ravage une partie de la ville.
A partir de 160 ap. J.-C. : reconstruction du forum et thermes d'Antonin le Pieux.
180 ap. J.-C. : condamnation des premiers chrétiens.
313 ap. J.-C. : l'édit de Milan garantit la liberté de culte.
328 ap. J.-C. : naissance du donatisme.
354 ap. J.-C. : naissance de Saint Augustin.
411 ap. J.-C. : condamnation du donatisme.
439-533 ap. J.-C. : les Vandales sont en Afrique et occupent Carthage dès 430.
534 ap. J.-C. : reconquête de l'Afrique par le général byzantin Bélisaire.
647 ap. J.-C. : les Arabes arrivent en Ifriqiya.
670 ap. J.-C. : fondation de Kairouan.
698 ap. J.-C. : Carthage musulmane.



Carthage romaine
1- Amphithéâtre
2- Théâtre
3- Odéon
4- Thermes d'Antonin le pieux
5- Port
6- Cirque
7- Petites et grandes citernes de La Malga
8- Nécropole
9- Forum de Byrsa (composé de deux places)
10- Basilique
11- Nouvelles citernes
12- Aqueduc
13- Forum commercial

Source des photographies: Vincent HENIN
Photogravure : GRAPHO IMAGES

http://www.casterman.com
ISBN 2-203-32920-3

© Jacques Martin - Vincent Henin / Casterman 2000
Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Imprimé en France par Publiphotoffset. Dépôt légal : octobre 2000. D.2000/0053/350
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

INTRODUCTION

"C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar…" Cette phrase magnifiquement balancée, très ciselée, comme tous les textes de Gustave Flaubert, ouvre le fameux roman épique de ce grand auteur : "Salammbô".
Jeune, j'ai beaucoup rêvé sur ce fantastique récit, et nul doute que ma passion pour l'Histoire, et particulièrement de l'Antiquité, est venue de cette lecture. Pourtant, par après, j'ai découvert avec stupéfaction que, lorsque Gustave Flaubert accompagna son ami Maxime du Camp, en Égypte, en 1849-1850, il se passionna peu pour les merveilles architecturales qu'ils découvraient. Son compagnon photographe fut même agacé de constater à quel point Flaubert s'intéressait peu aux merveilles de l'Antiquité, mais, en revanche, bien plus aux baraques qui bordaient les rives du Nil, où l'on ne vendait pas que des souvenirs d'Égypte. Il est vrai qu'à l'époque, les voyageurs étaient très rares et obligés de s'armer, comme le fit le remarquable dessinateur anglais David Roberts en 1838. Quoi qu'il en soit, c'est à son retour en France que Gustave Flaubert décida d'écrire un roman orientaliste dont il se mit à chercher le sujet. La lecture des textes anciens d'Appien, de Pline l'Ancien, Dion Cassius et bien d'autres, lui fit découvrir l'histoire tragique de Carthage, jusque là à peu près ignorée, en tous cas oubliée par la plupart des historiens et romanciers. Lorsque l'ouvrage parut, tout un public lut, effaré, les horreurs de Baal, les intrigues des suffètes, la grandeur et l'immense peur que Rome avait dû affronter. Intraitable et vengeresse, cette dernière rasa définitivement les ruines de la cité rivale. À un point tel que, lorsque César décida de reconstruire la cité, tout dut être entièrement rebâti : il ne restait de l'ancienne métropole punique que des moignons vite enterrés sous d'autres constructions. Hormis le port réaménagé par les vainqueurs, la civilisation carthaginoise était bel et bien anéantie et pulvérisée à jamais.

Ainsi donc, la reconstitution de la Carthage antique est très compliquée; s'il est possible de réaliser un ouvrage sur cette illustrissime entité, il serait actuellement presqu'irréalisable d'en constituer un second. Ceci d'autant plus que, par malchance, la Carthage romaine a été consciencieusement démantelée par les Vandales, puis par les Arabes. Ceux-ci se servirent de l'antique métropole comme d'une carrière ainsi que le firent leurs prédécesseurs au Caire avec la formidable réserve de pierres que constituait le site de Gizeh. En effet, les pyramides ne durent leur salut qu'à la formidable dimension des blocs qui composaient leur structure.

Carthage, elle, n'a pas eu cette chance. Rien n'a résisté à l'acharnement et à la fureur des Romains; avec le temps, ils sont venus à bout de tout ce qui symbolisait la ville maudite.

Jacques Martin

La Villa de la Volière, Carthage romaine.

APERÇU DE CARTHAGE

La Carthage antique n'a jamais cessé de faire rêver et de séduire. Même anéantie par les Romains en 146 av. J.-C., elle est restée dans notre mémoire comme une muse, source d'inspiration et d'émerveillement.

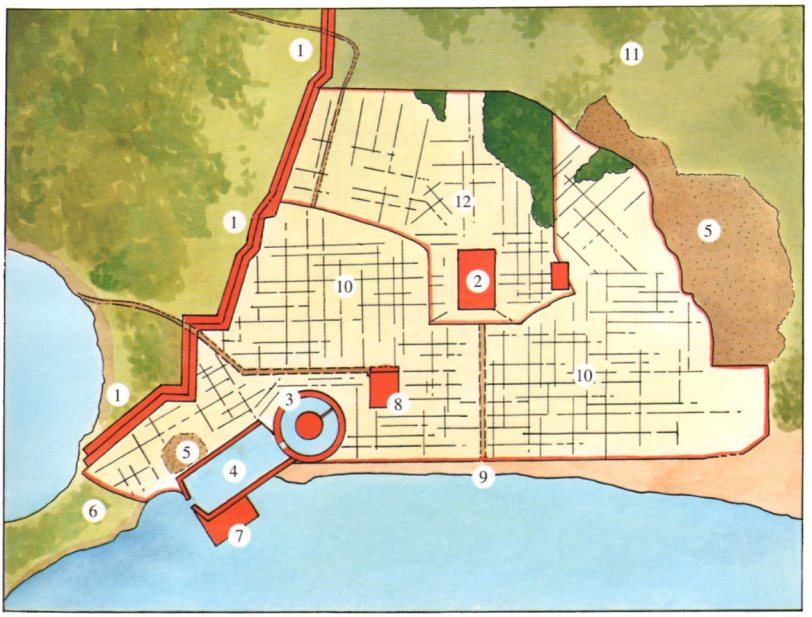
L'histoire de la ville, fondée en 814 av. J.-C. par Elissa-Didon, princesse de Tyr, a oscillé du conte de fée au drame, de la joie au feu du bûcher, de la paix à la guerre, et les vicissitudes de la cité punique ont nourri, surtout à partir du dix-huitième siècle, l'imaginaire des artistes.
À la légende poétique d'Elissa-Didon s'est opposée la mort de celle-ci sur le bûcher; à la douceur de vivre a répondu la dévotion au dieu Moloch, dont les entrailles brûlantes et la bouche incandescente ont accueilli le sacrifice d'enfants en bas âge. La destruction de Carthage à la fin de la troisième guerre punique fut tout le contraire de la perspective joyeuse et des débuts prospères de la ville. Le feu a donc été présent à toutes les étapes de la vie de la métropole punique.
La femme, aussi, a joué un rôle important dans le destin de Carthage. C'est une femme qui a fondé la ville et c'est aussi une femme qui en a clos l'histoire : l'épouse du dernier chef carthaginois s'est jetée dans les flammes avec ses deux enfants tout en invectivant les Romains victorieux. Ironie du sort : la femme et le feu ont été réunis en un seul et même brasier, et Moloch a digéré ses dernières victimes tandis que l'incendie bouté par les Romains anéantissait sept siècles de civilisation punique.

Paradoxalement, la Carthage romaine, elle aussi, a vécu 700 ans. En 29 av. J.-C., Octave-Auguste décida de reconstruire la cité. La ville maudite allait donc renaître de ses cendres et devenir le trait d'union entre le nord et le sud. Elle connut son plein essor dans les premiers siècles de l'Empire et joua plus tard un rôle important dans l'expansion de la foi chrétienne en Afrique.

En 410 ap. J.-C., les Vandales envahirent l'Europe, puis parvinrent en Afrique, saccageant la fameuse métropole, dont ils firent cependant leur capitale. Puis il s'ensuivit une longue période de déclin. En 533 ap. J.-C., les troupes byzantines s'emparèrent de la ville, qui passa aux mains des Arabes en 698 de notre ère. L'Africa Romana devint l'Ifriqiya, et Carthage ne joua plus aucun rôle politique en Méditerranée : elle devint alors une simple carrière de pierre condamnée à disparaître de la mémoire des hommes.
Heureusement pour elle et pour nous, la Renaissance a permis à l'Europe Occidentale de redécouvrir l'Antiquité et les vestiges du passé. Le dix-huitième siècle s'est particulièrement intéressé à Carthage, qui fait désormais partie du patrimoine humain et, de nos jours, des équipes internationales s'emploient à la faire revivre.

La métropole punique se composait de deux parties : la ville haute, c'est-à-dire les quartiers autour de Byrsa, colline dominante de la cité, et la ville basse, aux alentours du port.
Le peuple occupait la ville basse, Mégara. Les maisons étaient souvent modestes, rectangulaires, munies d'une cour centrale par où s'infiltrait l'air, mais aussi la chaleur ou la fraîcheur. Les habitations comportaient souvent un certain nombre de fenêtres et parfois plusieurs portes, dont certaines donnaient sur un atelier ou un commerce. Le mobilier était rudimentaire, mais les murs étaient couverts de stuc et agrémentés de dessins et fresques, certes malhabiles, mais qui coloraient l'intérieur et égayaient le quotidien. Le sol était très souvent recouvert de "mosaïques puniques" - appelé par les Romains "pavimentum punicum"-, un genre de dallage fait d'éclats de marbre, de pierres de couleur ou de morceaux de vieilles poteries coulés dans du mortier. La réalisation n'en était ni ardue, ni coûteuse. Les maisons avaient dans bien des cas deux, voire trois étages reliés entre eux par des volées d'escaliers en bois. Les toits servaient de terrasses, où l'on avait l'habitude de profiter des derniers rayons du soleil.

Sur Byrsa, habituellement plus riche, on a retrouvé des demeures plus luxueuses, mais qui ne différaient pas tellement des maisons modestes du point de vue de la structure : toujours la cour centrale, autour de laquelle se disposaient salle de service, salle d'eau, cuisine… Seules les dimensions changeaient et la qualité des matériaux et du mobilier.
Les rues de la ville, le plus souvent en terre battue, parfois recouverte de dalles, avaient généralement une largeur de 6 ou



PLAN DE LA CARTHAGE PUNIQUE

1- Triple ligne de remparts
2- Acropole de Byrsa
3- Port circulaire (militaire)
4- Port rectangulaire (marchand)
5- Tophet (nécropole)
6- La Taenia
7- Quadrilatère de Falbe
8- Agora punique
9- La porte sur la mer
10- Mégara : ville-basse
11- "Les jardins de Carthage": champs et riches propriétés
12- Haut-de-la-ville: quartier de Byrsa

7 mètres. Certaines ruelles, bien sûr, n'atteignaient que trois ou quatre mètres. Les artères importantes, comme l'avenue reliant Byrsa à la mer, avaient environ neuf mètres de largeur. L'organisation de Carthage relevait, sans doute, d'un urbanisme concerté. Les rues se coupaient généralement en angle droit comme dans les grandes villes hellénistiques de l'époque ; tout comme dans les villes grecques de Sicile, un réseau complexe de ravines et d'égoûts permettait l'évacuation des eaux usées. De nombreuses citernes, parfois de simples excavations, donnaient de temps à autre sur une fontaine ou un puits qui, comme en témoigne la Bible, jouaient un rôle social important en devenant un lieu de commérage idéal. D'autres citernes, telles celles de la Malga, composées de 24 réservoirs, contenaient d'énormes quantités d'eau de pluie. Elles furent utilisées par les Romains et forment aujourd'hui le point de départ des visites de la ville.

Le cité punique disposait aussi de vastes installations portuaires datant du quatrième ou du troisième siècle av. J.-C., comportant un bassin rectangulaire pour la marine marchande et un autre, circulaire, réservé à la marine de guerre. Elle possédait aussi deux agoras, l'une à vocation politique et commerçante, située dans la ville basse et près du port, abritant le sénat et plusieurs édifices publics, l'autre à vocation spirituelle, près du temple d'Eschmoun, sur la colline de Byrsa.

La ville était protégée par une triple ligne de remparts à l'intérieur des terres, et par une ligne unique face à la mer. Dans ces murs se trouvaient des étables pour 300 éléphants, pour 4.000 chevaux et des casernes pour 24.000 hommes.

Page 4:
Vestiges de maisons puniques. Les quartiers de Carthage, parallèles au rivage, révèlent un urbanisme concerté et réfléchi. De nombreuses recherches sont effectuées au "quartier d'Hannibal", sur la colline de Byrsa, et au "quartier Magon", situé entre le port et les Thermes d'Antonin le Pieux.

Ci-contre:
Les citernes de La Malga.
Elles sont composées de 24 énormes réservoirs pour récolter l'eau de pluie destinée à toute la population et fort utile en cas de siège. Les citernes servirent aux Puniques, aux Romains, et jusqu'au début du 20ème siècle.

Vue générale de la Carthage punique.

En haut : Coupe de la triple ligne de remparts.
En bas : Intérieur d'une maison punique.

Ci-dessus : La ligne de remparts face à la mer : ici, «la Porte sur la mer» d'où partait une artère vers Byrsa. C'était aussi le rendez-vous des pêcheurs.

LA CARTHAGE PUNIQUE

Le mot "punique" désigne tout ce qui concerne les Carthaginois. Il vient du latin "poeni", qui signifie "phénicien". La "Carthage carthaginoise" a existé de 814 à 146 av. J.-C., date de sa destruction par l'armée romaine.

"Qart Hadasht", la légende d'Elissa-Didon

"Il était une fois" une princesse phénicienne d'une beauté suprême, nommée Elissa. Fille du roi de Tyr, elle fut écartée du pouvoir après la mort de son mari, assassiné par Pygmalion, son frère, héritier du trône. Après une révolution au palais, Elissa s'éloigna de Tyr avec ses partisans et ses trésors. Son bateau se dirigea vers l'ouest.

À l'escale de Chypre, elle prit à son bord le grand-prêtre d'Astarté, déesse de la fécondité et de la vitalité sensuelle et sexuelle, mais aussi de la guerre et de la mort, illustrant le contraste caractéristique des sept siècles d'existence de Carthage. À Chypre encore, Elissa embarqua des jeunes vierges afin de donner une descendance à son entourage. Après un long périple en Méditerranée, le bateau d'Elissa et de ses compagnons s'engagea dans l'actuel golfe de Tunis. Séduite par le climat et le paysage, Elíssa ordonna à ses équipages d'accoster. Un groupe d'indigènes vint à leur rencontre dans le but de faire du commerce et de s'enrichir. Elissa et les siens reçurent la permission de s'installer à la condition expresse que leur territoire ne couvre que "l'étendue d'une peau de boeuf". Ingénieuse, la princesse découpa la peau en lanières si fines qu'attachées les unes aux autres, elles entourèrent un vaste territoire qu'elle put s'approprier. Les indigènes s'inclinèrent, et le quartier principal de Carthage reçut le nom de Byrsa, qui signifie boeuf (ou peau), en souvenir de cet épisode. Désormais souveraine, Elissa baptisa sa ville du nom de "Qart Hadasht", "ville neuve" en phénicien. Les Grecs en firent "Karchedon", et les Romains "Carthago" ou "Karthago". C'était en 814 av. J.-C..

L'histoire nous enseigne cependant que la fondation de Carthage et l'expansion phénicienne sur le pourtour de la Méditerranée occidentale furent le résultat d'un conflit économique. Confrontés à la terreur assyrienne au Moyen-Orient et à la concurrence parfois féroce des Grecs, les Phéniciens de Tyr décidèrent d'opposer à leurs rivaux de puissantes colonies dont Carthage, la ville nouvelle, serait le centre nerveux.

Elissa a inspiré de nombreuses légendes, dont la plus célèbre nous fut transmise par le poète latin Virgile. L'auteur de l'Enéide lui a donné le nom de Didon (adaptation d'un mot grec signifiant "l'Errante") et lui a prêté des amours avec le Troyen Enée, le légendaire fondateur de Rome. Selon Virgile, après le départ de son bien-aimé, Elissa-Didon se serait poignardée sur le bûcher qu'elle avait dressé pour un sacrifice. Ce suicide présageait de la relation tumultueuse qu'eurent Rome et Carthage pendant des siècles.

D'après une autre légende, Elissa, après avoir feint d'accepter une demande en mariage du roi des Lybiens, Hiarbas, se serait poignardée sur le bûcher. Dans ces versions légendaires, le suicide d'Elissa illustre l'attachement et la fidélité de Carthage, la ville nouvelle, à Tyr, la ville-mère. Quelle que soit la "vérité", la beauté d'Elissa-Didon s'est immortalisée dans la ville qu'elle a fondée.

Le port de Carthage

Au sixième siècle avant Jésus-Christ, Carthage contrôlait déjà l'ensemble du littoral de l'Afrique du Nord, de l'Atlantique à la frontière occidentale de l'Egypte, de même que la Sardaigne, Malte, les îles Baléares et une partie de la Sicile.

Les Carthaginois ont appris l'art de la navigation de leurs ancêtres, les Phéniciens. Ceux-ci, bien avant la fondation de la cité, avaient doublé les colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar), fondé Utique, Hadrumète (Sousse), et possédaient sur le pourtour de la Méditerranée bien d'autres colonies-comptoirs qui faisaient la richesse de leur pays. Leurs capacités techniques leur permirent de concevoir des navires très résistants et susceptibles de parcourir de longues distances, leur connaissance approfondie des étoiles de s'éloigner des côtes : c'est pourquoi la petite ourse fut longtemps appelée "l'étoile phénicienne". Les Grecs et les Arabes, qui n'avaient pas de relations à cette époque, auraient emprunté aux Phéniciens la mesure d'angle de navigation qu'ils appelaient respectivement ipsa (lance) et isba (travers de doigts). Assez curieusement, les marins d'aujourd'hui l'appellent "mesure à l'anglaise".

Pour entreprendre de si périlleux voyages, les Carthaginois

avaient besoin d'une flotte nombreuse et d'un grand port d'attache. Ils aménagèrent donc un port marchand, composé de deux longs quais, et un port de guerre, plus proche de la ville et circulaire, communiquant entre eux par un canal. Il n'en reste malheureusement pas grand-chose. C'est Chateaubriand, le célèbre écrivain français, qui se vanta, le premier, d'avoir reconnu le lieu où se dressaient jadis les deux ports carthaginois. En mars 1807, il écrivit : "Vous apercevez au pied de ces débris un bassin de forme ronde, assez profond et qui communiquait autrefois avec la mer par un canal dont on voit encore la trace. Ce bassin doit être, selon moi, le cothon ou port intérieur de Carthage. À présent, nous connaissons les ports". Belle description, bien que certains prétendent que Chateaubriand n'aurait jamais visité Carthage !
Bien avant lui, Appien, un historien grec du deuxième siècle, nous en a donné une description assez fidèle : une entrée large de 21 mètres, des loges de quais précédées de deux colonnes ioniques et susceptibles d'accueillir 220 bateaux, des magasins, un port intérieur avec une île circulaire et un pavillon amiral. Des recherches archéologiques récentes ont confirmé que les renseignements et calculs d'Appien étaient corrects, à peu de choses près.

On sait maintenant avec exactitude où se situait la chôma d'Appien, sorte de débarcadère pour piétons et chariots, également appelée "quadrilatère de Falbe", archéologue et consul général du Danemark à Tunis fin du siècle dernier, auteur de relevés topographiques très précis sur l'emplacement de Carthage.

Les archéologues ont retrouvé la trace d'établissements portuaires à partir du troisième siècle av. J.-C. : le port circulaire n'aurait donc vécu que 150 ans. De plus, avant cette période, comment les marchands, les navires et les cargaisons étaient-ils protégés des attaques et des tempêtes? À l'heure actuelle, personne n'est capable de répondre à ces deux questions.

Page 10 :
Rampe de navire de guerre punique sur l'îlot de l'Amirauté.

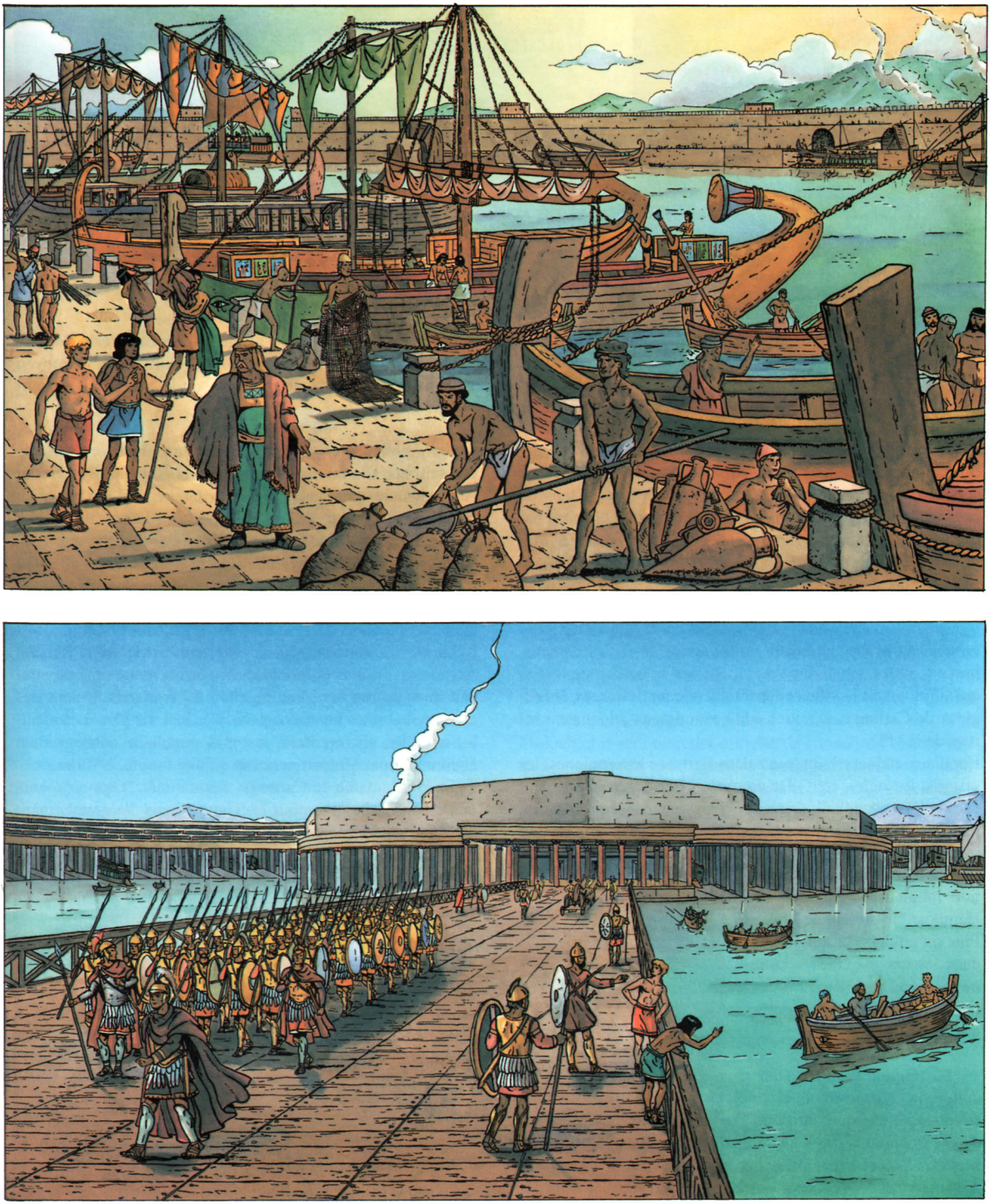
Ci-dessus :
Restes de bâtiments puniques sur l'îlot de l'Amirauté, véritable centre nerveux de ce port de guerre punique. La fonction précise de ces pièces est toujours inconnue.

Ci-dessous :
La baie circulaire du port et dans le lointain, la colline de Byrsa.
Ces deux points névralgiques de la cité d'Elissa-Didon ne sont guère séparés que de deux kilomètres.

La flotte d'Elissa débarque dans l'actuel golfe de Tunis et est accueillie par les autochtones.

En haut : «Ils achetèrent toute la terre que l'on pouvait entourer avec une peau de taureau (ou de boeuf), d'où le nom de Byrsa». (Virgile, l'Enéide, I, 367-368).
En bas : Le suicide d'Elissa-Didon.

Vue générale du port (ou plutôt des ports) de Carthage avec l'agora commerciale.



En haut : Quai du port marchand (port rectangulaire).
En bas : L'îlot de l'Amirauté dans le port militaire.

LA RELIGION CARTHAGINOISE

Les Carthaginois étaient profondément religieux. En cas d'ennui ou de contrariété, ils tentaient d'obtenir la protection de leurs dieux au moyen d'offrandes et de prières. En cas de menace sur la ville, ils auraient même immolé leurs enfants…

Le clergé, comme en Egypte, était très puissant et entouré d'une foule de servants, musiciens et hiérodules (esclaves au service des prêtres), qui les accompagnaient tout au long de rites très contraignants : longues incantations à connaître par coeur, pratiques ancestrales ardues, gestes rituels, danses frénétiques, entrée en transe…

Mais les prêtres avaient en outre un rôle culturel : ils étaient les garants de la tradition, des coutumes et des moeurs, qu'ils transmettaient grâce à la tradition orale, car la plupart des gens ne savaient ni lire, ni encore moins écrire. Il y avait de nombreux temples, situés sur l'Acropole, sur la colline de Byrsa, qui surplombait la ville et constituait le centre nerveux et religieux de Carthage. D'autres édifices religieux jalonnaient les rues de la ville.

Les dieux étaient très présents dans l'art: sur les amulettes, les gri-gris, les stèles, etc… De nombreux Carthaginois portaient au cou l'oeil "oudjat", originaire d'Egypte, censé protéger du mauvais sort et attirer les faveurs des dieux. Remarquons au passage que la grande majorité des noms carthaginois, contrairement à ceux de la Grèce ou de Rome, avaient une signification religieuse : Hannibal signifie "le préféré de Baal" et Hamilcar "le préféré de Melqart".

Plus qu'ailleurs, la religion était liée à l'Etat et à la société : dans les cas extrêmes – entre autres lors de la révoltes des mercenaires en 238 av. J.-C. –, les Carthaginois allaient même jusqu'à sacrifier leurs propres enfants à des divinités monstrueuses!

La religion punique était résolument polythéiste. Multiculturelle, elle avait aussi intégré des croyances d'origine égyptienne, grecque, étrusque, romaine ou autres : plusieurs de ces divinités d'origine étrangère étaient, bien sûr, transposées et adaptées à leur culture et leur tradition.

Ainsi, le Zeus des Grecs correspondait à Baal Shamin, le maître des cieux; Baal Hammon, le dieu protecteur de Carthage, semble s'être confondu avec le Saturne des Romains. Quant au dieu Melqart, "le Roi de la Ville", il s'apparentait à Hercule ou à Héraclès. Reshef avait son équivalent dans l'Apollon grec. Le dieu Eschmoun, dont le temple se dressait face à la mer, au sommet de la colline de Byrsa, était Asclépios, le dieu guérisseur des Grecs. Ensuite venaient Baal-Zeboub, dieu de la corruption, l'Iarbal de Lybie, l'Adrammelech de la Chaldée, le Kijun des Syriens, etc…

Cette multiplicité des divinités montre combien il fallait satisfaire les croyances des nombreuses populations présentes à Carthage, puisque la ville, plaque tournante du commerce, était peuplée de Grecs, Italiens, Etrusques, Chypriotes, Lybiens, Egyptiens, Juifs, Siciliens, Maltais, Sardes, Arcadiens, Tyriens et Sidoniens… Chaque communauté pouvait ainsi adorer son dieu natal ! Les Puniques avaient des dieux pour toutes les circonstances de leur vie privée et sociale, mais les plus vénérés, les plus populaires, étaient Baal Hammon, dont Moloch ne serait qu'une facette, et Tanit.

Tanit était la dame de Carthage. Surnommée "Oum", "mère" ou "rabbat", elle était pour les Carthaginois "la grande mère toute puissante, maîtresse du ciel, de la terre et des enfers". Tanit symbolisait la naissance et la croissance et représentait aussi l'Isis des Egyptiens, l'Athéna des Grecs, et la Junon romaine. Son nom signifiait encore "(en) face de Baal", par référence à son époux, Baal Hammon, le grand dieu protecteur de Carthage, symbole du "Soleil fécondateur, garant du bonheur et du succès". Ce couple formait l'entité religieuse essentielle de la religion carthaginoise.

Cependant, un autre dieu était tristement célèbre : Moloch Baal ! Il se présentait sous la forme d'un taureau ailé. Lorsque l'état était en danger, on lui sacrifiait des petits enfants en les jetant vivants dans un brasier placé, soit dans sa gueule béante, soit entre ses jambes. Ces sacrifices se seraient déroulés sur l'agora punique. La statue de Moloch dominait la foule formée, au premier rang, des riches, des anciens et des pontifes de Moloch, parés de leurs plus beaux atours. Les enfants sacrifiés étaient enroulés dans un drap noir pour éviter d'être reconnus par leurs parents; ils étaient ensuite placés dans les mains jointes de l'idole. Des chaînes, attachées aux poignets de celle-ci, remontaient jusqu'à ses épaules et redescendaient vers l'arrière. Au geste du prêtre, des serviteurs tiraient sur les

Ci-dessus : *Stèles du IIIème-IVème siècle av. J.-C. Tophet de Carthage à proximité du port. Les nécropoles antiques se trouvaient généralement aux abords des villes. Celle-ci, cependant, se trouve à l'intérieur de la cité.*

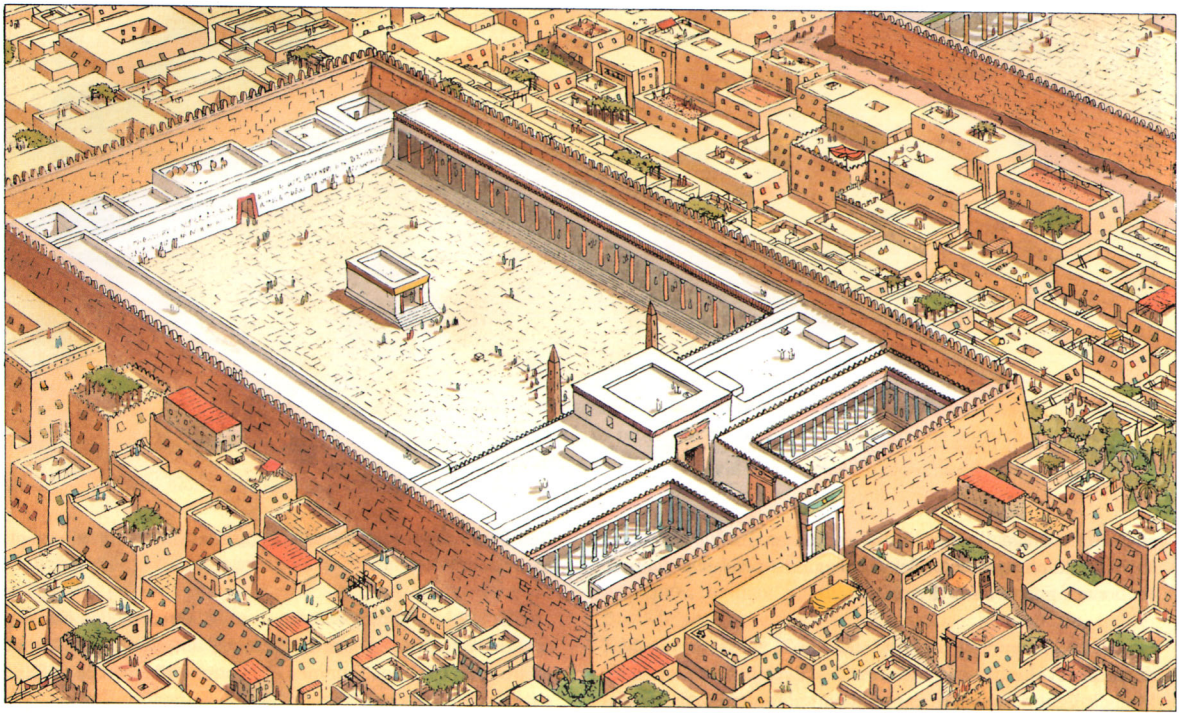
chaînes, amenant l'enfant jusqu'au brasier. En lui immolant leur bien le plus précieux, les Carthaginois pensaient s'attirer les bonnes grâces de la divinité.

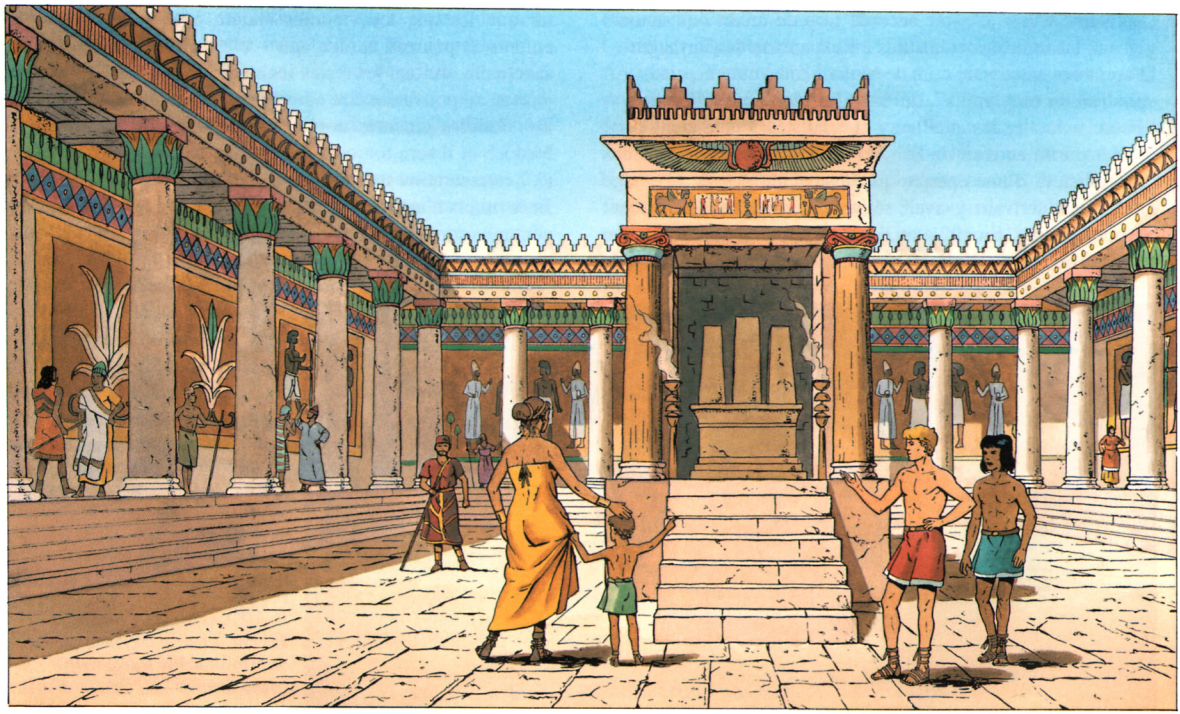
Dans "Salammbô", publié en 1862, Gustave Flaubert décrit la révolte des mercenaires. Il y dépeint le sacrifice de Moloch Baal de manière extraordinaire. Toutefois, des historiens et archéologues de l'époque se sont déchaînés contre l'écrivain, accusé d'avoir accordé trop de crédit aux auteurs grecs et latins, *a priori* hostiles à l'expansion de Carthage.
D'après ces auteurs, le nom de Moloch, dû à une méprise, proviendrait du mot "molk", qui signifie "don" ou "offrande". À l'heure actuelle, les meilleurs spécialistes s'entendent pour donner raison au récit de Flaubert plutôt qu'aux critiques des "spécialistes" d'une époque qui savait bien peu de Carthage alors que l'écrivain y avait séjourné régulièrement pendant près de cinq ans. En 1921, on décida d'appeler "tophet" le lieu présumé de ces sacrifices. Le tophet désignait le sanctuaire de Ben Hinnon, près de Jérusalem, où l'on immolait les enfants par le feu.

En 1922, on a retrouvé des restes d'enfants calcinés, mais on ignore toujours si ces malheureux ont été exécutés avant d'être jetés dans les flammes ou, comme Flaubert le précise, s'ils ont été balancés vivants dans la fournaise. Sur des centaines d'urnes présentes à différents niveaux, on a pu constater que les que les victimes étaient neuf fois sur dix des enfants. Il pourrait aussi s'agir – c'est moins tragique – d'un sanctuaire abritant les restes incinérés de ceux qui, morts trop jeunes, ne pouvaient être admis dans la nécropole des adultes. Des fouilles récentes ont relancé le débat sur le mythe de Moloch et il sera toujours difficile de connaître l'exacte vérité. Selon certains spécialistes, il y aurait eu, en effet, des sacrifices rituels d'enfants depuis au moins 750 av. J.-C. jusqu'à la conquête romaine. Le mystère continuera longtemps à hanter notre imagination.

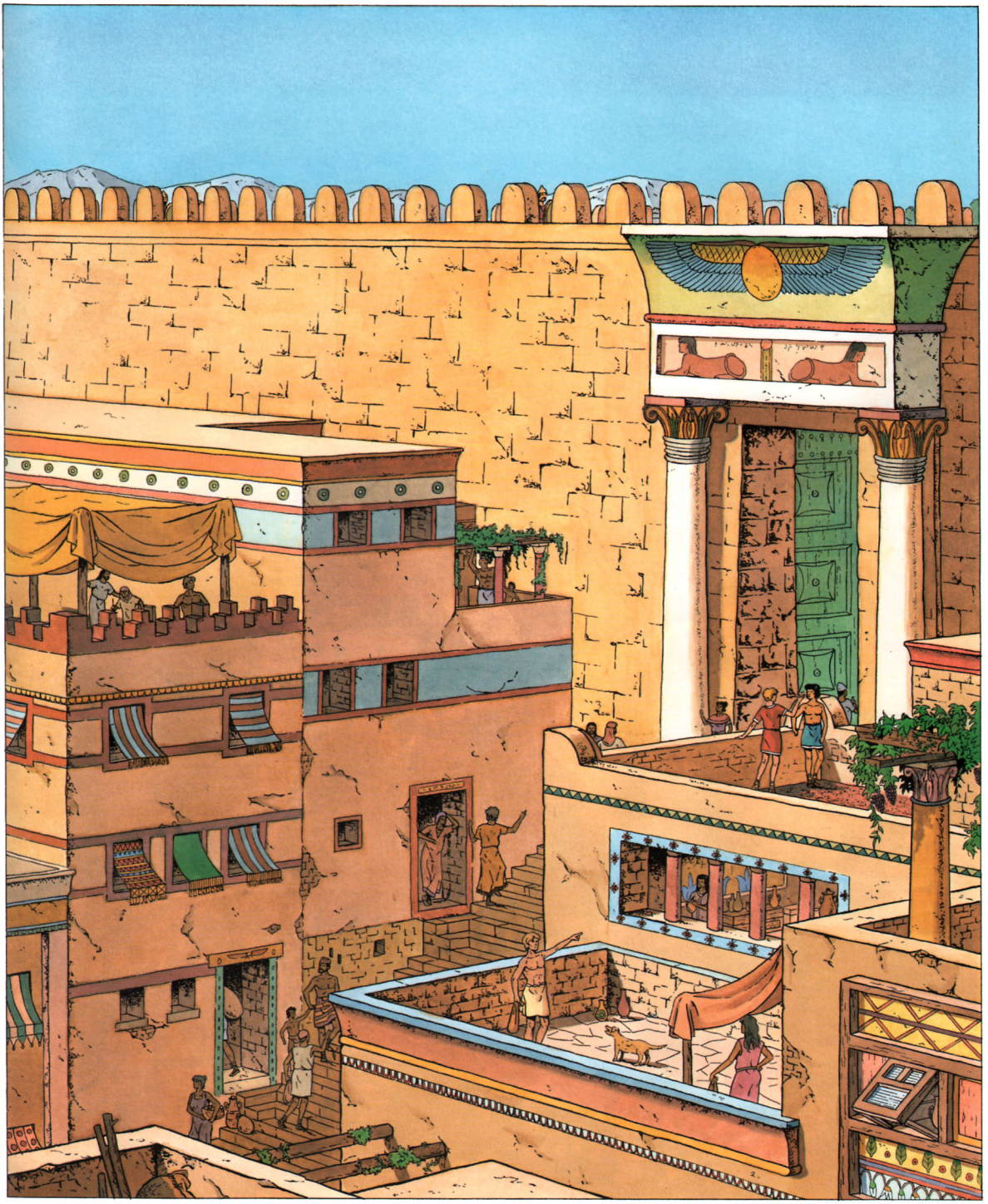
Page 16 :
Tophet de Carthage: cippes en forme de trône. En son centre siégeait le "bétyle" (du grec "baitulos", pierre sacrée considérée comme la demeure du dieu).

Ci-contre :
Grotte dans le tophet, près du port. Les Phéniciens et les Puniques semblent avoir utilisé les expressions "Shad Elonium" et "baharat élim", qui signifient respectivement "champ des dieux" et "cimetière divin" pour désigner leurs nécropoles.

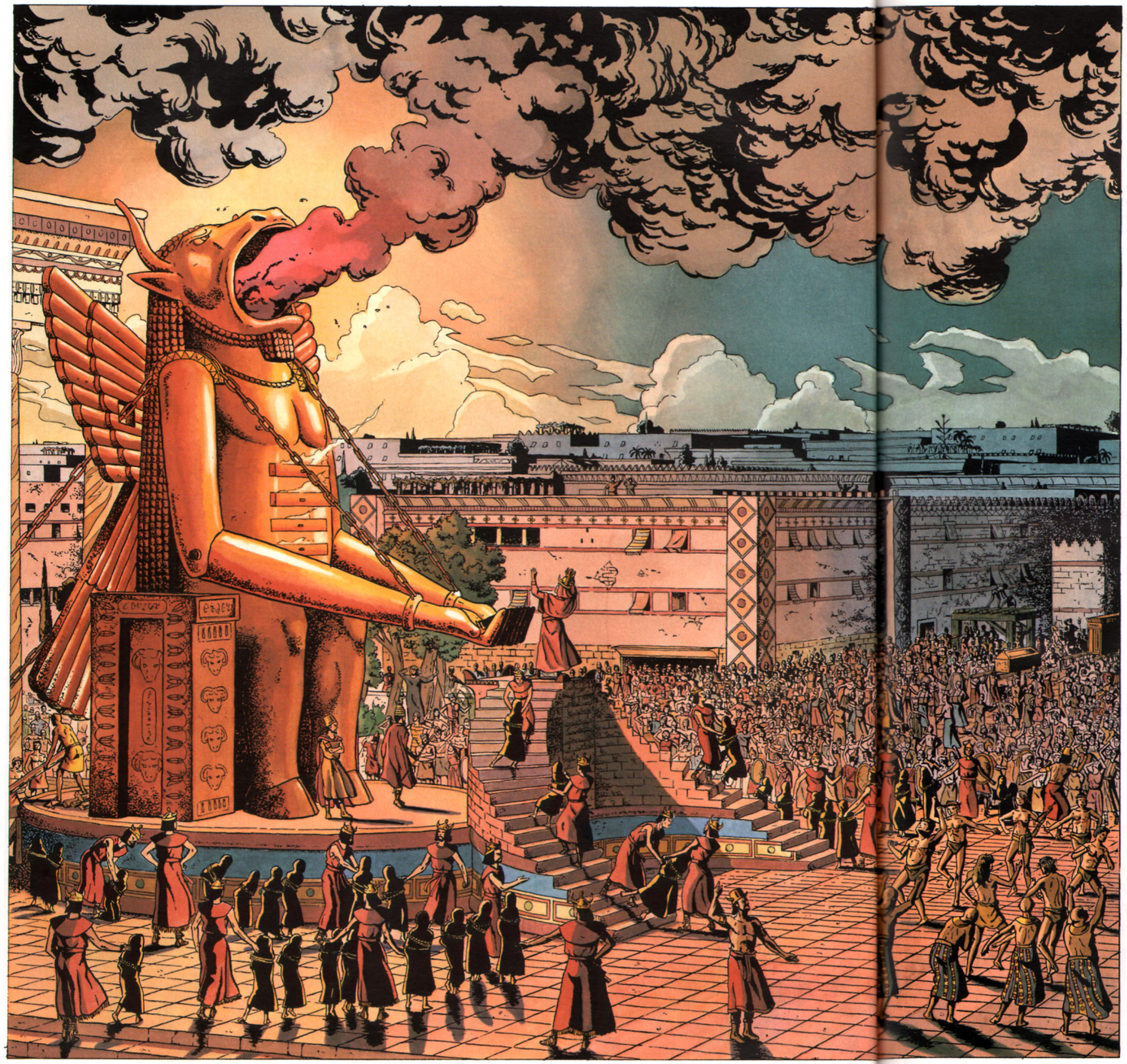




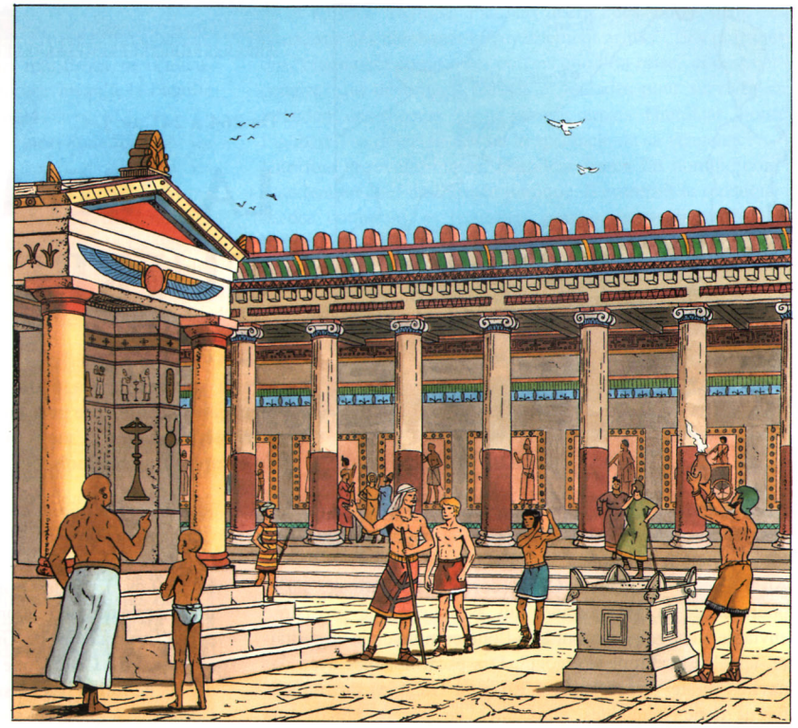
En haut : Acropole de Byrsa avec entre autres le fameux temple d'Eschmoun.
En bas : Temple punique : dans une cour à colonnes, un édicule abritant la pierre sacrée, le «bétyle».
Très vite, ce terme désignera aussi le bâtiment en lui-même.

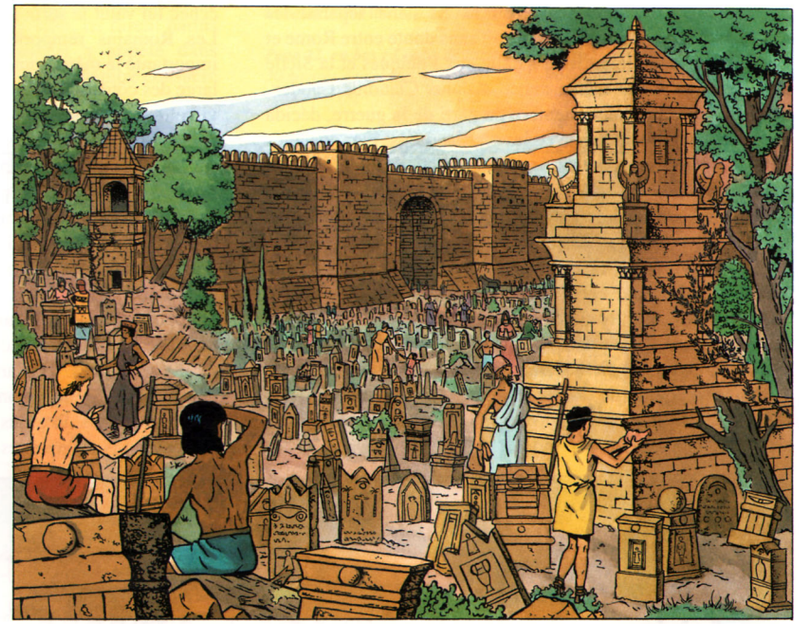


On accédait à l'acropole et au temple d'Eschmoun par un escalier de 60 marches.



Sacrifice à Moloch : pour apaiser la colère du dieu, les aînés de chaque famille étaient immolés.
Les familles plus riches élevaient et éduquaient des esclaves en cachette pour les substituer à leurs enfants.





En haut : Temple punique d'influence grecque. À partir du Vème siècle av. J.-C.,
les petits édifices religieux s'ornèrent d'un fronton triangulaire.
En bas : Tophet de Carthage. Le plus connu se trouvait près du port ; celui-ci se situait à l'extérieur de la ville.

De 264 à 241 av. J.-C.

LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

Dès 430 av. J.-C., Périclès et, un siècle après lui, Alexandre le Grand avaient envisagé une expédition contre Carthage, qui menaçait le commerce grec en Méditerranée. Certains historiens attribuèrent même la mort prématurée d'Alexandre le Grand à un complot Carthaginois.

Les "guerres puniques" sont le conflit qui opposa durant 120 ans, de 264 à 146 av. J.-C., Rome à Carthage. Le résultat en fut une victoire romaine.

Au troisième siècle av. J.-C., les colonies de Carthage sur le pourtour de la Méditerranée lui assuraient une prospérité enviable, ceci grâce surtout à sa flotte commerciale et militaire, appelée la "flotte d'argent". Des escarmouches avec des navires pirates grecs basés à Rhegion (Reggio) ou romains furent donc fréquentes mais elles ne prirent jamais une ampleur suffisante pour déclencher une guerre.

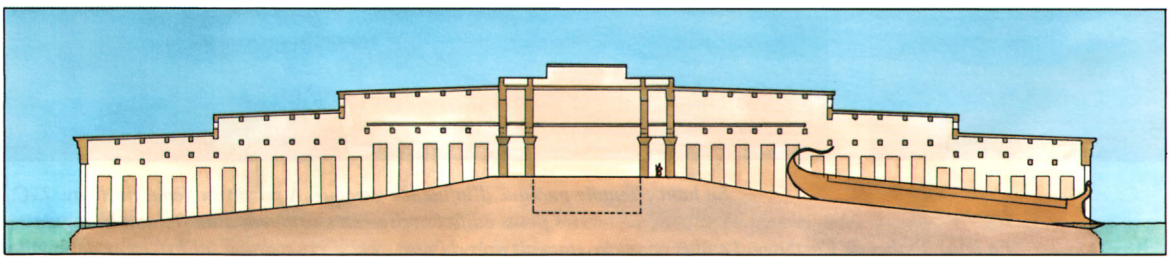
En 265 av. J.-C., seul le détroit de Messine séparait les Carthaginois des Romains. Il existait sans doute entre Rome et Carthage un traité interdisant l'Italie aux Puniques et la Sicile aux Romains. Cette même année, Appius Claudius Caudex, nouveau consul romain, membre du parti de la guerre, décida de créer divers incidents avec les Carthaginois, bien installés en Sicile. Un de ses parents, le tribun militaire C. Claudius, se rendit plusieurs fois en Sicile et y promit aux Mamertins, des mercenaires originaires de Campanie, une aide militaire et l'alliance avec Rome, sans susciter de réaction de la part des Carthaginois : ceux-ci estimaient sans doute leur sécurité garantie par les traités et cherchaient à éviter tout incident.

Les relations entre Rome et Carthage se firent plus âpres et plus tendues. Assiégés dans la ville de Messana (Messine) par le roi de Syracuse, les Mamertins demandèrent l'aide, de Carthage d'abord, de Rome ensuite, contre Hiéron II de Syracuse. Carthage, déjà bien présente en Sicile, vit là l'occasion de s'approprier une nouvelle ville; en revanche, les Romains se servirent de ce prétexte pour tenter de chasser les Carthaginois de l'île. L'occasion était belle : le sénat déclara la guerre à Carthage.

En 260 av. J.-C., les Romains décidèrent de mettre sur pied une marine de guerre, dont le personnel se composait en majorité d'Etrusques et de Grecs, encadrés par des garnisons de légionnaires. Cette flotte fut construite rapidement, mais ses débuts ne furent pas un succès: le premier amiral romain, Cn. Cornelius Scipion, fut surpris aux îles Lipari par vingt galères carthaginoises qui le capturèrent avec toutes ses unités. Son échec lui valut le surnom d'asina ("ânesse").

Les Romains remportèrent leur première victoire navale importante la même année à la bataille de Myles (Milazzo), au large des côtes septentrionales de la Sicile. Il semble que cette victoire n'ait pas été aussi retentissante que Polybe l'a écrit, car les Romains ne poursuivirent pas sur leur lancée alors que, sur les côtes de Sicile, Hamilcar Barca infligeait de nombreux revers à leur armée. De plus, le commandant de la flotte carthaginoise, Hannibal (il ne s'agit pas du "grand" Hannibal), n'a pas été crucifié ainsi que le voulait la coutume en cas de défaite. Au contraire, il conserva le commandement de la flotte punique !

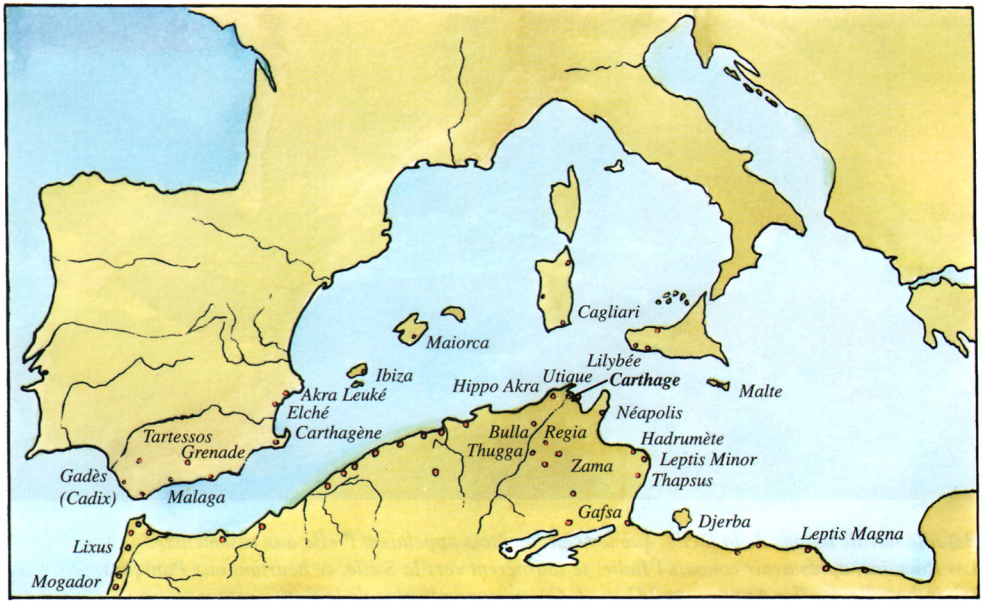
Au cours des combats, un homme s'affirma en tant que chef de l'armée carthaginoise : Hamilcar Barca, issu d'une des familles illustres de Carthage, les Barcacides. Malgré son génie militaire, les Romains, sous le commandement de Marcus Attilius Regulus, réussirent à établir une base en Afrique du Nord, que les Carthaginois les forcèrent à quitter



l'année suivante.
Durant les 13 années qui suivirent, les hostilités se limitèrent à une suite de conflits et escarmouches maritimes, mais aucune des deux villes ne parvint à s'imposer jusqu'à la bataille navale des îles Egates (ou Aegates) en 241 av. J.-C..
À cette époque, la situation des Carthaginois était difficile : les Romains assiégeaient Drépanon (Trapani) tandis que les galères puniques étaient en métropole et les troupes de marine en Sicile. Pour se tirer de cette situation délicate, les Carthaginois envisageaient d'amener une flotte aux Egates, de l'y dissimuler jusqu'à la nuit, de passer de nuit sans se faire voir devant Drépanon et prendre à bord, au pied de l'Eryx, les troupes d'élite d'Hamilcar. Mais les services d'information romains eurent vent de la manoeuvre. Lorsque la flotte punique arriva devant les Aegates, les escadres romaines les y attendaient : le général punique Hannon fut vaincu, dut revenir à Carthage où il mourut sur la croix.
Rome, victorieuse, prit le contrôle de toute la Sicile et s'empara en 237 av. J.-C. de la Sardaigne et de la Corse, qui devinrent les premières colonies romaines. Le Sénat de Carthage, dans l'impossibilité de continuer à financer la guerre, laissa à Hamilcar le soin de décider de traiter ou de continuer la guerre sans soutien financier ou militaire. Hamilcar Barca négocia la paix avec les Romains. Les conditions furent très dures : Carthage dut abandonner toute prétention sur la Sicile ou la Sardaigne, et payer un lourd tribut de guerre, estimé à 3200 talents.
De retour à Carthage, Hamilcar dut faire face à la révolte des mercenaires, que la cité avait refusé de payer pour leurs services. Aidés des esclaves libyens, les mercenaires mirent le siège devant la ville. Après une longue lutte, ils furent battus en 238 av. J.-C. dans ce que Flaubert a appelé dans "Salammbô" le "défilé de la hache". Dans le chapitre consacré à cet épisode tragique, Flaubert décrit "des lances dans des tours, sur des éléphants effroyablement armés", des poitrines qui "craquaient comme des coffres que l'on brise" et des mercenaires qui dévoraient blessés et malades pour survivre en attendant des secours qui ne vinrent jamais. Hamilcar, ajoute Flaubert, "se délectait devant le spectacle de sa vengeance…"
Une fois la révolte matée, Hamilcar Barca fut nommé commandant en chef de l'armée punique. Il entreprit la reconquête des comptoirs et territoires perdus, particulièrement en Espagne, d'où il espérait pouvoir lancer une offensive sur Rome.

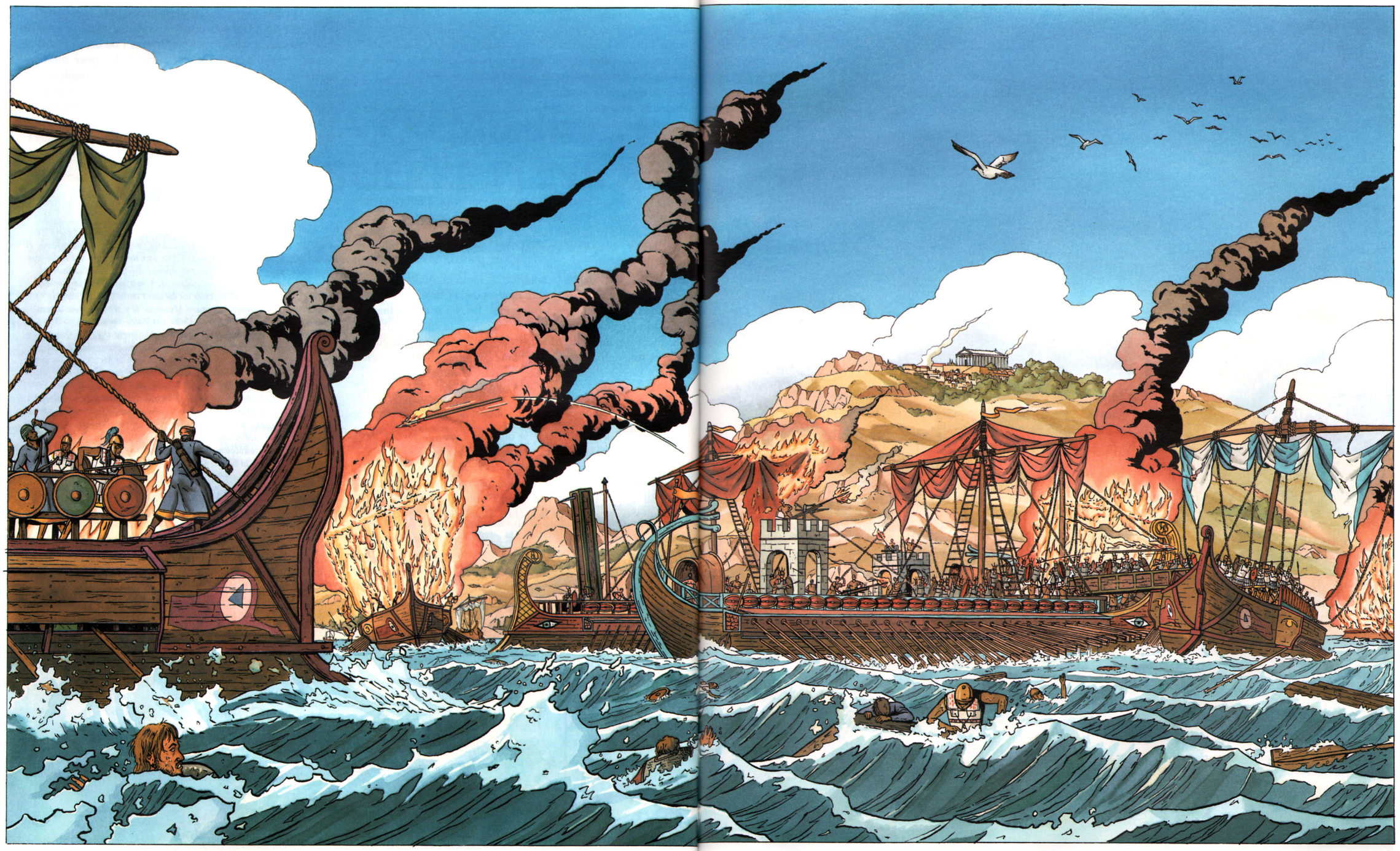
Page 22, en haut : *Explication de la carte : un traité entre Carthage et Rome stipulait l'interdiction de la Sicile aux Romains et de l'Italie aux Puniques. Malgré cet arrangement, après avoir proclamé unilatéralement Messine (Messana) allié romain, le Sénat envoya un tribun militaire, C. Claudius, pour susciter un incident entre Carthaginois et Mamertins, ces derniers occupant Messana. Il y organisa une assemblée publique pour annoncer l'alliance et l'aide romaine.*
Les Carthaginois, sans méfiance, le reconduisirent chez lui. Quand il s'embarqua quelque temps plus tard de Rhegion (Reggio de Calabre), important cantonnement romain dans le détroit de Messine, il fut intercepté par "la flotte d'argent" carthaginoise qui lui recommanda paternellement de ne plus jouer les trublions. Finalement, le siège de Messine par Hiéron II de Syracuse procura aux deux puissances une occasion de se confronter. Hamilcar Barca mena de fréquents raids sur les côtes italiennes, chassa les Romains de Lilybée (Marsala), reprit le mont Eryx après s'être installé à Panormus (Palerme). Il libéra ainsi une route de ravitaillement, mais, malgré son génie, les Carthaginois durent s'incliner à la bataille de Myles (260 av. J.-C.) et capituler après la bataille des îles Aegates (241 av. J.-C.).

Page 22, en bas : *Coupe de l'ilôt de l'Amirauté : on pouvait y ranger 30 navires de combat et de son "Q.G." partait toute décision de guerre.*



Possessions phéniciennes et puniques aux IV-IIIème siècle av. J.-C.

Habiles commerçants, les Carthaginois avaient fondé un empire commercial fait de villes-comptoirs qui leur assuraient la suprématie en Méditerranée.
Sur la carte ne sont reprises que les villes principales.
D'autres, moins importantes, servaient d'escale maritime et commerciale.



Bataille navale autour de la Sicile, que les Carthaginois appelaient l' «Île aux ossements».
Les Romains, après avoir conquis l'Italie, se tournèrent vers la Sicile, se heurtant aux Puniques.
Ici, la bataille des îles Aegates, en 241 av. J.-C., qui sonna le glas de la flotte carthaginoise.

Défilé de la hache : après la première guerre punique, les mercenaires à la solde de Carthage se révoltèrent : Hamilcar Barca, lors d'une bataille, réussit à les coincer dans le «défilé de la hache», où, mourant de faim, ils s'entretuèrent et s'entredévorèrent. Ce fameux défilé devrait être localisé aux alentours du Mont Zaghoua, près de Tunis et s'appellerait aujourd'hui le «défilé de la scie».

De 218 à 202 av. J.-C.

LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE

Le nouvel empire carthaginois, situé en Espagne, fut à la base du deuxième conflit majeur entre Rome et Carthage. Hamilcar Barca, qui avait mené l'armée carthaginoise lors de la première guerre, passa le reste de sa vie à reconstituer l'empire punique. À cet effet, il commença par conquérir le sud de l'Espagne actuelle.

Les exploits d'Hannibal

Ce 'second souffle' carthaginois fut le point de départ d'une deuxième offensive menée par son fils Hannibal (247/183-181 av. J.-C.), certainement une des figures les plus connues, non seulement de l'histoire carthaginoise, mais aussi de celle de l'humanité.

Dès l'âge de 9 ans, Hannibal, élevé depuis sa plus tendre enfance dans la haine de Rome, accompagna son père dans la conquête de l'Espagne. Il fit très tôt le serment d'anéantir Rome et de venger sa ville. De la mort de son père en 229/228 av. J.-C. jusqu'à sa propre mort, la vie d'Hannibal se résuma en une lutte permanente contre Rome.

C'est Hasdrubal, beau-fils et successeur d'Hamilcar, qui lui conféra ses premiers commandements. Hannibal se révéla rapidement un grand officier. Après l'assassinat d'Hasdrubal, en 221 av. J.-C., l'armée le proclama commandant en chef. En 218 av. J.-C., après avoir levé une armée en Espagne, Hannibal soumit l'Espagne du Tage à l'Ebre, à l'exception de Sagonte (Sagunto) sur la côte orientale. Cette ville était importante pour plusieurs raisons: elle était riche et fertile; elle était une enclave romaine menaçante en territoire carthaginois et Hannibal ne pouvait se permettre de se lancer sur Rome avec un tel danger sur ses arrières; en troisième lieu, les Carthaginois, en attaquant Sagonte et en violant le traité de 241 av. J.-C., faisaient diversion et donnaient l'impression de vouloir provoquer les Romains en territoire espagnol alors que leur but réel était de conquérir l'Italie. Les Romains furent pris au piège pendant tout un temps. Le siège de Sagonte dura six mois, et Hannibal y fut sérieusement blessé. Les Romains protestèrent auprès de Carthage après la chute de la ville, mais rien n'y fit et ils déclarèrent la guerre à la métropole punique.

Au printemps 218 av. J.-C., Hannibal mena son armée de 40.000 hommes, composée de jeunes nobles puniques et numides, mais aussi de nombreux mercenaires Africains, Ibères, Celtiques et… d'éléphants à travers l'Espagne et la Gaule afin de franchir les Alpes et submerger les Romains avant qu'ils ne soient prêts pour la guerre. Ces pachydermes constituaient une arme redoutable : piqués, ils poussaient des sons stridents et se ruaient sur les adversaires; de plus, leur odeur faisait fuir les chevaux. Le franchissement des Alpes dura quinze jours et s'effectua dans le froid et la tempête. Beaucoup de soldats qui voyaient la neige pour la première fois moururent de froid ou du scorbut. Mais très vite, des tribus gauloises et celtes, initialement hostiles, se rallièrent à cet homme qui, comme eux, voulait la fin de Rome, si bien que de 40000 hommes, l'effectif passa à 80-100000 unités… Rome craignait de se battre contre le reste du monde !

Hannibal possédait toutes les qualités afin d'unifier son armée hétéroclite : il trouvait les mots justes, les bons arguments, et imposait sa personnalité en toutes circonstances. Ses ordres étaient transmis à ses troupes dans toutes les langues nécessaires, et certains n'hésitaient pas à comparer le général carthaginois à Alexandre le Grand.

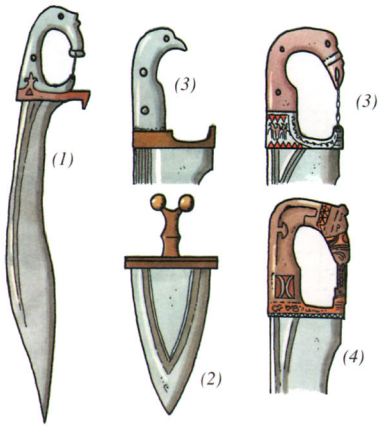
De 218 à 216 av. J.-C., Hannibal accumula les victoires. Aidé par les tribus locales, qui voyaient en lui non un envahisseur, mais le libérateur du joug de Rome, il s'assura une position solide dans le nord de l'Italie, où il provoqua des troubles politiques et économiques. En 216 av. J.-C., après les victoires de la Trébie, du Tessin, du lac Trasimène et de Cannes (voir carte), il atteignit le sud de l'Italie mais, manquant de soutien, d'armes de siège et de renforts, son armée commença à faiblir. Contournant Rome, dont il était persuadé qu'elle tomberait aisément entre ses mains, Hannibal s'installa à Capoue pour se reposer. Profitant des 'délices' et de la douceur de vivre de l'endroit, il en oublia la guerre et permit aux Romains de se renforcer. Cent ans plus tard, Spartacus,

chef de la révolution des esclaves, commit la même erreur. Hannibal ne parvint pas à s'emparer de Rome en 211 av. J.-C. et perdit de ce fait la confiance et le soutien de ses alliés italiens.

Son frère Hasdrubal quitta l'Espagne en 207 av. J.-C. pour venir à son aide. À son tour il franchit les Alpes, mais fut tué, en même temps que ses troupes, à la bataille du Métaure (voir carte), dans le nord de l'Italie. Le vent tournait, le temps des défaites était venu.

C'est le moment que choisit le général Publius Cornelius Scipio Africanus, dit 'Scipion l'Africain', pour écraser les Carthaginois en Espagne avant de débarquer en Afrique du Nord en 204 av. J.-C.. Deux ans plus tard, Hannibal fut rappelé en Afrique par le sénat qui lui refusait depuis fort longtemps armes et subsides. L'armée carthaginoise, épuisée par plus de dix ans de campagne, et de surcroît mal soutenue par des recrues inexpérimentées et qui désertaient en masse, fut battue sévèrement à la bataille de Zama en 202 av. J.-C. par des Romains alliés au roi des Numides, Massinissa, qui avait entraîné avec lui plus de 6.000 cavaliers numides ; un nombre plus ou moins équivalent resta tout de même du côté punique. De plus, les éléphants dénichés en vitesse par le Sénat, non-habitués au combat, se retournèrent contre leur propres lignes! Bien qu'accusé d'avoir mal mené la guerre, Hannibal devint suffète (magistrat civil) et garda son commandement militaire. Il se rendit impopulaire auprès d'une partie de la noblesse punique. Le sénat carthaginois, dominé par les ennemis politiques d'Hannibal, avait engagé des négociations de paix avec Scipion l'Africain. Cependant, à l'automne de l'an 202 av. J.-C., la rupture survint entre les deux parties. D'après Polybe et Tite-Live, les chefs militaires auraient déjà eu un entretien avant même le début des hostilités. Réalité ? Fiction ? Quoi qu'il en soit, l'histoire s'est souvenue de cette rencontre. Quant à Hannibal, il se réfugia chez Antioche à Ephèse, et chez Prusias de Bithynie. Réclamé par les Romains, incapable de s'échapper, il s'empoisonna à Libyssa, en Bithynie, probablement en 183 ou 181 av. J.-C..

Une fois encore, Rome était victorieuse, et les Carthaginois durent lui céder l'Espagne et les îles méditerranéennes en leur possession.



Ci-dessus : *Falcata (1) et dague (2) ibériques, armes redoutables utilisées par les mercenaires espagnols d'Hannibal. On peut voir ici l'évolution du pommeau en "tête-d'oiseau" (3) en pommeau à "tête-de-cheval" (4).*

Page 28, en haut : *Hannibal Barca (247-183/181 av. J.-C.). Après la défaite de son armée à Zama en 202 av. J.-C., contraint à l'exil par ses ennemis au sein du Sénat carthaginois, il servit Antiochos III de Syrie et d'autres monarques en conflit avec Rome. En 188 av. J.-C., la paix d'Apamée fut signée. Trahi par ses alliés, il s'empoisonna pour ne pas se livrer vivant aux Romains.*

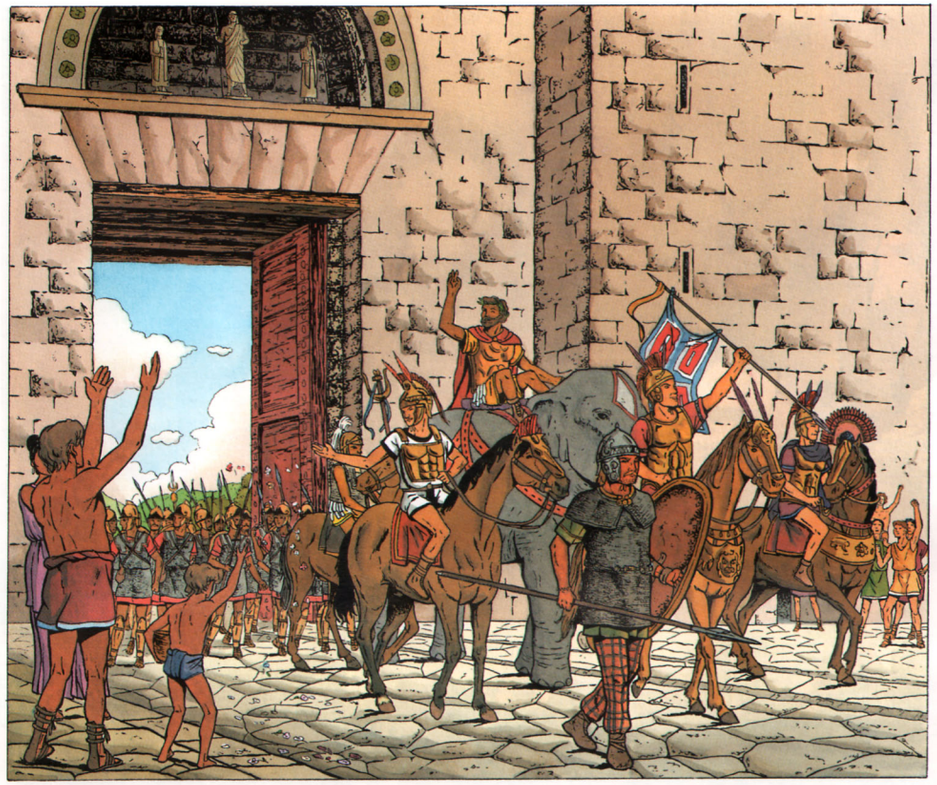
Page 28, à droite : *Portrait de Scipion l'Africain (235-183 av. J.-C.). Sa victoire en Afrique lui valut ce surnom et son petit-fils adoptif, Scipion Emilien, acheva la destruction de Carthage lors de la dernière guerre punique.*

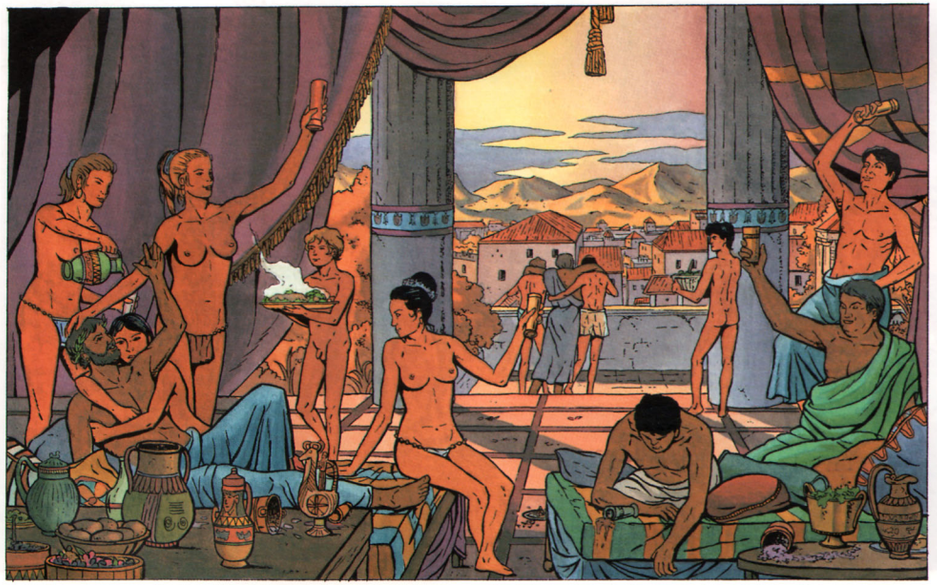
Itinéraire de l'armée d'Hannibal

1- Carthagène
2- Valence
3- Sagonte
4- Tarraco
5- Barcelone
6- Emporion
7- Narbo Martius
8- Aigues-Mortes
9- Arles
10- Maillane
11- Avignon
12- Donzère
13- Parme
14- Bataille du Métaure
15- Bataille du lac Trasimène
16- Spoleto
17- Naples
18- Capoue
19- Bataille de Cannes
20- Tarente
21- Rome
22- Carthage
23- Zama

Pour éviter l'armée romaine, Hannibal dut traverser le Rhône à un endroit assez profond.
Les éléphants furent placés sur des radeaux.

Le franchissement des Alpes sous l'oeil observateur de quelques celtes effrayés par les monstres aux grandes oreilles et aux longues dents.





Accompagné de ses alliés italiens, Hannibal entre à Capoue en triomphateur, trônant sur le seul pachyderme survivant sur les 34 ayant pris le départ. Là, il se reposa et profita des délices de l'endroit (en bas, «les délices de Capoue»).

La bataille de Zama en 202 av. J.-C.
Ne possédant plus d'éléphants après la guerre en Italie, les carthaginois durent accepter d'un certain Hannon 80 éléphants non-entraînés qui bien souvent se retournèrent contre leurs propres lignes.

De 149 à 146 av. J.-C.

LA TROISIÈME GUERRE PUNIQUE

Vaincus, mais non terrassés, les Carthaginois ne voulaient plus la guerre. Les Romains, par contre, décidèrent d'établir une fois pour toutes leur suprématie en Méditerranée. Troisième et dernier round !

Carthago Delenda est

La défaite de Carthage, tout en n'ayant pas anéanti la cité punique, eut pour conséquence de faire de la ville une puissance de deuxième ordre. Energique et ambitieuse, Carthage parvint cependant à retrouver progressivement une position de choix en Méditerranée et à jouir d'une certaine prospérité, ainsi qu'en témoignent les aménagements du port de guerre et l'essor urbain de cette époque. Tout montre que la victoire romaine à Zama n'a pas mis en péril la réputation de Carthage, puisque la ville proposa de payer à l'avance l'indemnité de guerre échelonnée sur 50 ans !

Cette richesse retrouvée suscita la jalousie de Rome. En 150 av. J.-C., les adversaires de Carthage étaient majoritaires et désiraient ardemment la destruction de la cité punique qui, dès 153 av. J.-C., avait commencé son réarmement. À la tête du "parti" anti-carthaginois se trouvait le sénateur Caton l'Ancien, qui exhiba un jour au Sénat de belles figues fraîches en provenance de Carthage, en insistant sur le fait que "la terre qui les porte n'est qu'à trois journées de navigation de Rome". Rien n'illustrait mieux la prospérité retrouvée de la cité punique et le désir d'hégémonie de Rome.

En résistant par la force aux attaques de Masinissa en 150 av. J.-C., les Carthaginois avaient rompu le traité signé avec Rome. Une armée romaine fut envoyée en Afrique. Bien que les Carthaginois eussent accepté de rendre leur armement lourd et de livrer des otages, ils furent poussés à la rébellion par une clause stipulant qu'ils devaient émigrer vers un site à l'intérieur des terres, ce qui leur ôterait toute possibilité de commerce maritime, une condition inacceptable pour un peuple de marins !

D'un autre côté, il semble que Carthage ne respectait pas le traité de 201 av. J.-C. : en 149 av. J.-C., les arsenaux puniques, si l'on en croit Polybe, se remirent à produire en grandes quantités des boucliers, épées, lances et fléchettes. Les servantes coupaient même leurs cheveux pour en tresser des cordes !

D'un point de vue maritime, les Carthaginois se remirent à construire et équiper plus de cent vingt bateaux, toujours selon Polybe. Dans le même temps, malgré le blocus du port de Cothon, ils creusèrent un autre chemin vers la mer.

Le sénat romain, influencé par le "Carthago delenda est " ("Carthage doit être détruite") de Caton l'Ancien, vota la guerre contre Carthage et ses habitants.

Cette troisième guerre punique fut en fait un véritable génocide, perpétré par une Rome cupide et cynique alors que les Carthaginois ne désiraient plus la guerre.

En 149 av. J.-C., les Romains, sous la direction d'Hostilius Mancinus, débarquèrent en Afrique du nord. Les Carthaginois résistèrent pendant deux ans.

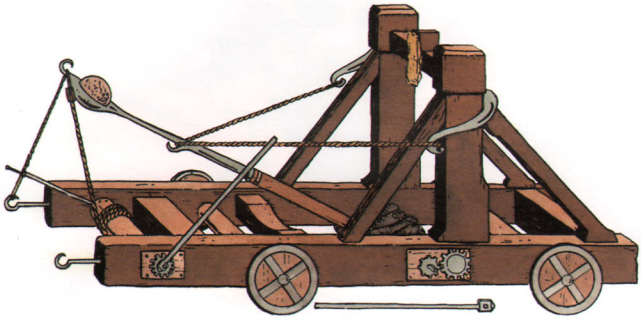
En 147 av. J.-C., devant l'insuccès de Mancinus, les Romains confièrent le commandement à Scipion Emilien, petit-fils adoptif de Scipion l'Africain. Plus efficace, celui-ci renforça le blocus de la ville et la coupa de ses sources d'approvisionnement par mer. Les troupes romaines entrèrent dans Carthage par la Taenia, la mince bande de terre à l'entrée de la ville. Ironie du sort : les Carthaginois avaient projeté auparavant de détruire ce lieu éventuel de débarquement ennemi…

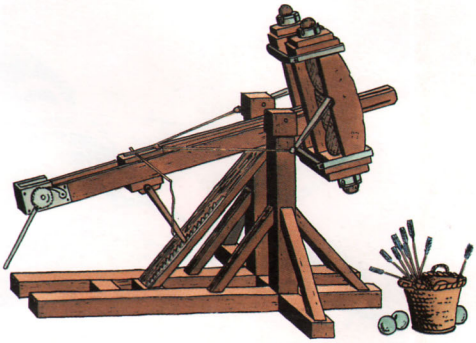
Les Romains progressèrent lentement car ils devaient se protéger des projectiles lancés par les frondeurs et les archers, des boulets en pierre calcaire et des catapultes. Au printemps, après de terribles combats de rue et un long siège, les troupes romaines s'emparaient de l'acropole de Byrsa, où toute la population s'était réfugiée. Carthage fut anéantie et dévorée par les flammes boutées par les Romains. Pendant que Carthage achevait de se consumer, Scipion Emilien pleurait devant la ville qu'il venait de réduire en poussière. Quand on lui demanda pourquoi il versait tant de larmes, il répondit, la voix pleine de sanglots, qu'il craignait que Rome n'en vienne un jour à subir le sort qu'elle avait fait subir à Carthage.

Il récita ces vers de l'Iliade d'Homère : "Un jour viendra où périra Ilion, la ville sainte, où périront Priam et le peuple de Priam, habile à manier la lance".

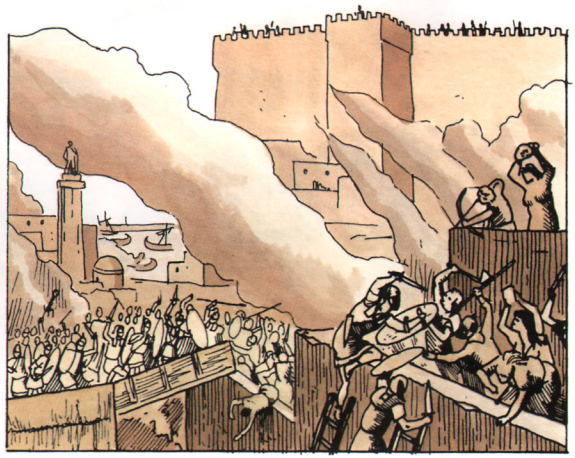
Rome ordonna à Scipion Emilien de détruire chaque pan de mur, chaque édifice épargné par la furie guerrière. Il reçut également l'ordre de prononcer des imprécations pour rendre le sol de Carthage *sacer*, c'est-à-dire maudit. La tradition de jeter l'anathème sur une ville vaincue et anéantie trouve de nombreux échos dans l'univers biblique et dans plusieurs ouvrages

Ci-dessous : *Machines de guerre romaines : la baliste, capable de lancer des traits à 300 ou 400 mètres, et la catapulte, pouvant supporter des projectiles de 100 kilos.*
Page 34 : *Sophonisbe, la femme du dernier chef carthaginois, refusant de se rendre, se jeta avec ses enfants dans le feu bouté par les Romains.*





gréco-latins. Il constituait l'affront suprême, le dernier coup porté à l'ennemi..
En 146 av. J.-C., la Carthage punique n'était plus qu'un amas de ruines fumantes : les Romains avaient réduit en cendres 700 ans de civilisation. Il fut interdit de fouler le sol carthaginois pendant 25 ans; du sel fut répandu sur son périmètre afin de rendre le sol impropre à la culture; tout comme l'anathème, l'épandage de sel sur une ville vaincue est décrit à maintes reprises dans les écrits anciens, ainsi qu'en témoigne ce passage biblique sur la prise de Sichem : "Abimélech combattit contre la ville tout ce jour-là; il s'empara de la ville et tua la population qui était en elle, puis il démolit la ville et y sema du sel".
Pour les Anciens, le sel était le symbole de la stérilité, une terre salée était synonyme de désert. Grâce à l'action divine, une terre riche et fertile se changeait en "terre de soufre et de sel". Quant aux 50.000 survivants, ils furent condamnés à l'esclavage ou, pire encore, torturés et massacrés.

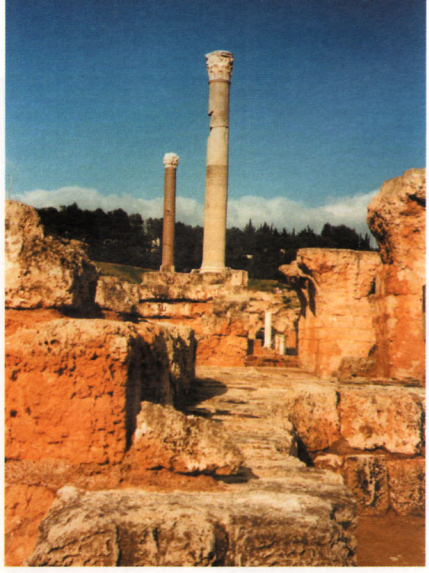


Ci-dessus : *L'assaut de Byrsa par les troupes romaines fut l'un des sujets préférés de l'imagerie populaire.*

En 146 av. J-C., les légionnaires de Scipion Emilien laissèrent de Carthage des moignons de pierre, que l'érosion du sol fait réapparaître çà et là entre les habitations modernes.

Rue par rue, l'armée romaine conquit Carthage sous les projectiles des habitants réfugiés sur les toits.
Après trois ans de guerre, les Romains atteignirent Byrsa, où toute la population s'était massée.

En haut : En 146 av. J.-C., Carthage succomba sous les assauts romains.
En bas : Les derniers murs sont abattus pierre par pierre, et les survivants emmenés comme esclaves.



LA CARTHAGE ROMAINE

À la Carthage punique, qui a vécu sept siècles, succéda l'ère de la domination romaine, d'une durée identique. La Carthage romaine connut son apogée dans les premiers siècles de l'empire et fut pour beaucoup dans l'expansion de la foi chrétienne en Afrique. Au fil du temps elle devint une seconde Rome, nourrit l'Italie et fut une des cités les plus opulentes qui aient jamais existé.

Colonia Concordia Julia Carthago

À la fin de la troisième et dernière guerre punique, nul, comme on le sait, n'était autorisé à fouler le sol de Carthage.
En 122 av. J.-C., le tribun Caïus Gracchus essaya de faire revivre Carthage en fondant la "Colonia Junonia Carthago", dédiée à la déesse Junon : la ville nouvelle ne vécut que trente ans.
Mais l'idée était lancée et Jules César lui-même reprit le flambeau. Il visita le site de Carthage en 46 av. J.-C. et, après un rêve prémonitoire, déclara qu'il fallait y édifier une nouvelle cité. Son fils adoptif et héritier politique, Octave-Auguste, réalisa son rêve en fondant en 29 av. J.-C. la "Colonia Concordia Julia Carthago", qui fut placée sous le signe de la déesse Concorde et devint rapidement le centre régional de la province romaine d'Afrique.

La "Rome africaine"

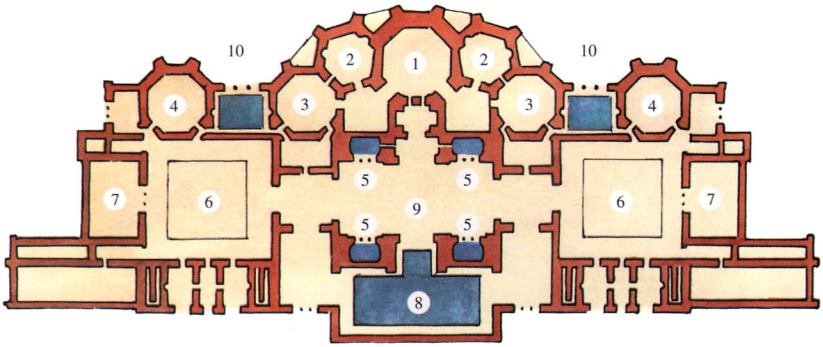
La Carthage romaine, "petite soeur" de Rome, devint vite une "Rome africaine", reprenant l'iconographie officielle et les modèles et techniques de la capitale de l'empire. La famille impériale était très présente à "Carthago" et sur les forums des villes de la province africaine : on y a retrouvé de nombreux portraits et statues d'empereurs, taillées dans les superbes marbres qui abondaient à Carthage, notamment aux carrières de Chemtou.

Dès les II^{e} et III^{e} siècles de notre ère, la cité brillait à nouveau de mille feux et rivalisait avec Rome elle-même par la beauté de ses édifices publics et par son influence sur les territoires voisins. L'usage du latin se répandait dans l'aristocratie locale et la civilisation romaine se propageait dans les campagnes : pas un village, pas une bourgade qui ne possédât ses temples, ses bains, son théâtre et ses mosaïques.
C'est à Octave-Auguste (63 av. J.-C. – 14 ap. J.-C.) que Carthage dut le plan cadastral initial qui s'inspirait en grande partie du schéma de la ville basse punique. Le centre de la nouvelle cité romaine coïncidait avec l'ancienne acropole située sur la colline de Byrsa, les forums civique et commercial de la ville basse avec le site précédemment occupé par l'agora de la ville punique.
Sous le règne d'Octave-Auguste la colline de Byrsa fut remodelée pour accueillir une nouvelle acropole en forme d'esplanade. Les architectes augustéens y construisirent "la plus grande aire publique d'un seul tenant" (après Rome, bien sûr !), constituée d'un ensemble de places dont la première était le forum principal. La position centrale de celui-ci, hautement symbolique, rappelait que la fondation coloniale de Carthage était un acte de paix et de réconciliation politique et ethnique, puisque la justice siégeait au centre de la ville sur l'ancien agora.
Auguste fit aussi construire une basilique judiciaire monumentale, un grand temple, un sanctuaire et une sorte de "galerie de statues" qui témoignait du respect à l'égard de la "domus imperatoria" (la famille impériale).
En 150 ap. J.-C., un incendie fournit l'occasion de remanier le centre monumental. Durant vingt ans, d'Antonin le Pieux à Marc-Aurèle, la ville connut une intense activité architecturale et les quartiers résidentiels s'ornèrent de villas idylliques. À un théâtre, certainement d'époque augustéenne, succéda un autre, énorme, encore utilisé aujourd'hui. C'est dans ce même théâtre que Winston Churchill réunit, en Mai 1943, après la campagne

Ci-dessus : *Vestiges des thermes d'Antonin le Pieux.*
Ci-contre : *Le théâtre de Carthage actuellement.*

Plan des thermes d'Antonin le Pieux.

1- Caldarium
2- Etuve
3- Destrictarium (salle de friction)
4- Vestiaire
5- Piscine
6- Palestre
7- Gymnase
8- Piscine en plein air
9- Le grand frigidarium
10- Esplanade

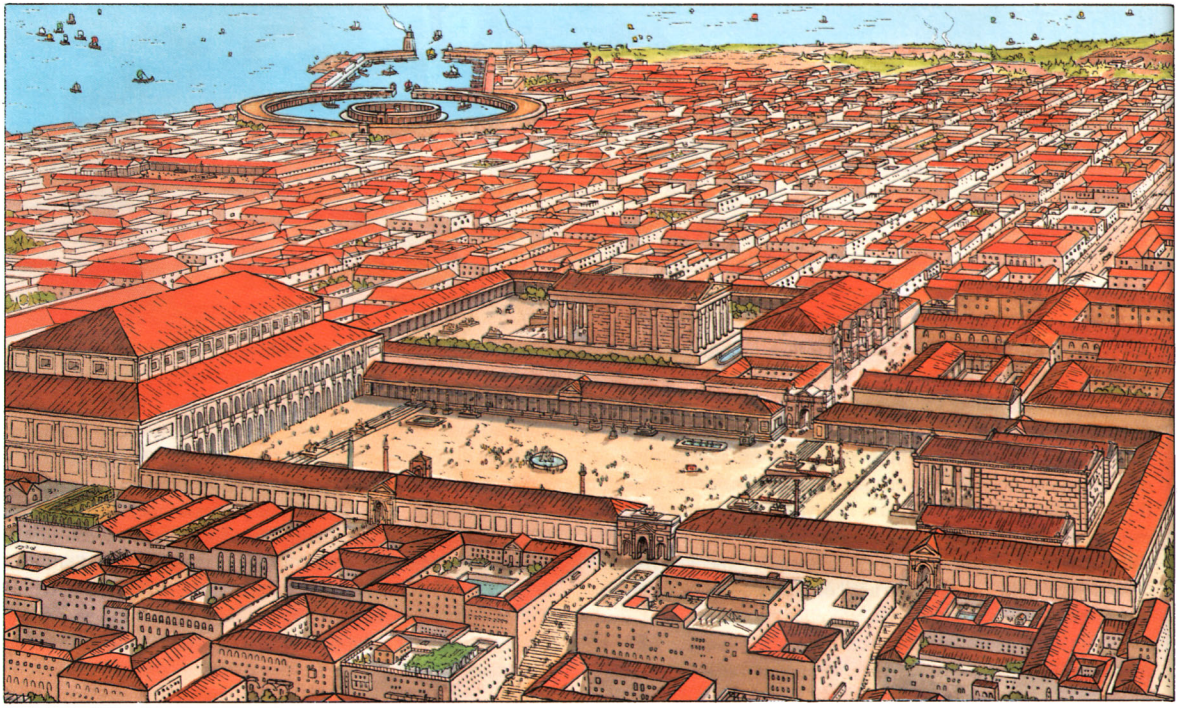


Ci-dessous : *Amphithéâtre de Carthage.*

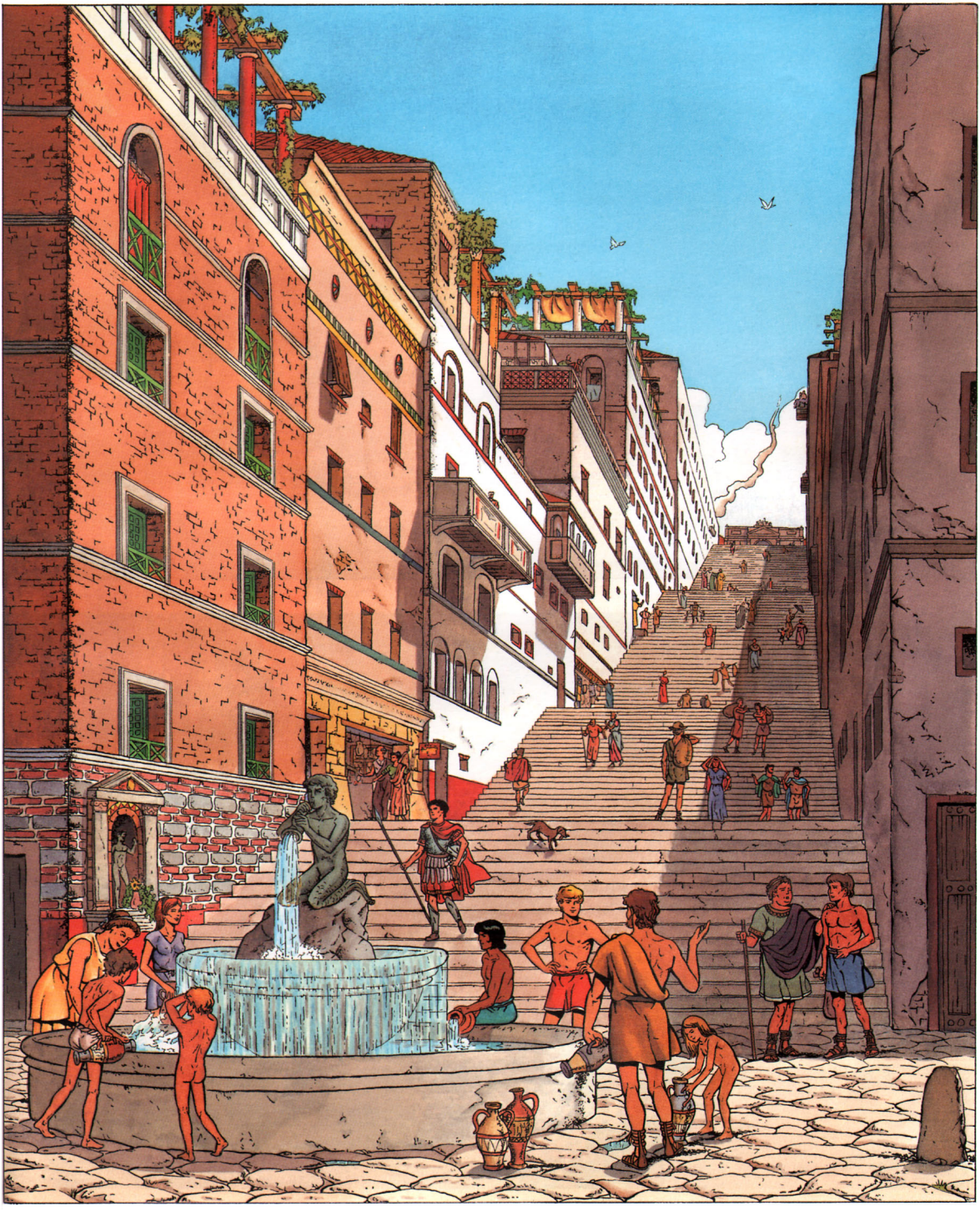
de Tunis, l'état-major et le corps d'armée britanniques pour célébrer la victoire sur les troupes de l'axe germano-italien.
L'époque d'Antonin et de Marc-Aurèle vit également l'édification des grands thermes impériaux, les "thermes d'Antonin". Ces bains publics, inaugurés en 162 ap. J.-C., développaient un plan symétrique avec des salles de part et d'autre d'un axe perpendiculaire au rivage, à l'intérieur d'une esplanade de trois hectares et demi.
Carthage, surnommée "le grenier de Rome", expédiait vers la capitale et l'Italie ses produits agricoles et des fauves destinés aux amphithéâtres romains. La cité était admirée, non seulement pour ses monuments et ses lieux de culte, mais aussi pour son commerce avec les marchés méditerranéens voisins.

Panem et Circenses

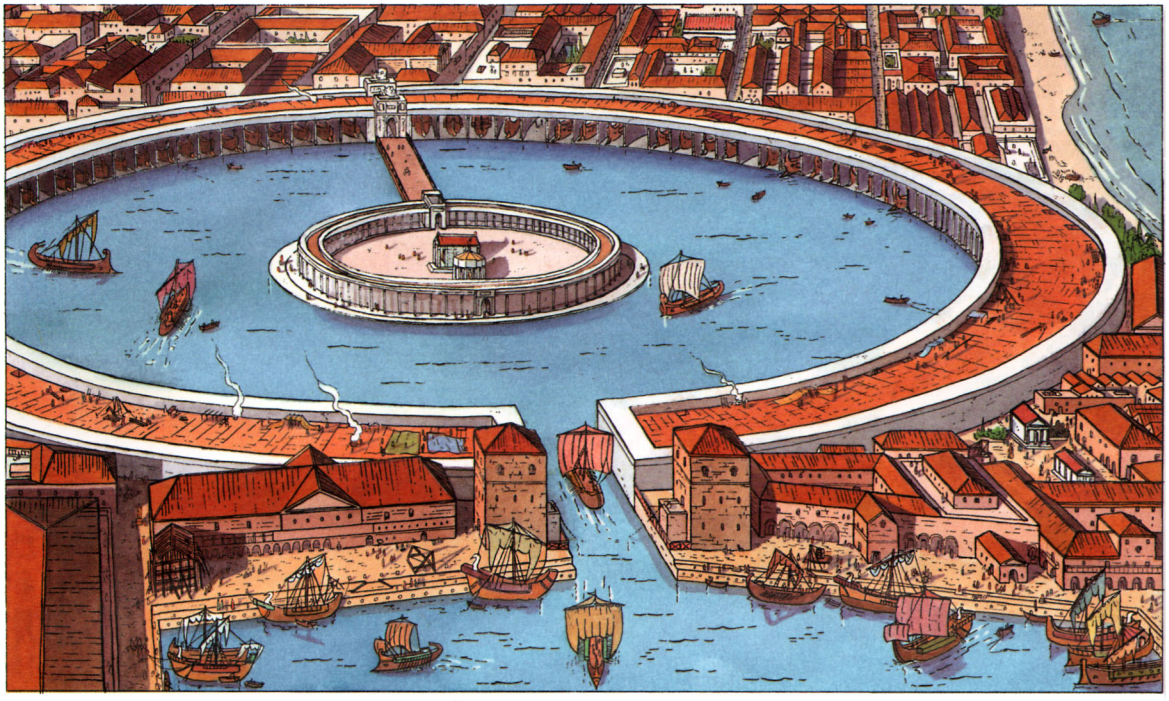
Pour qu'une ville romaine plaise et que ses habitants s'y sentent bien, il leur fallait aussi "panem et circenses", c'est-à-dire du pain et des jeux, comme le disait un vieil adage latin.
Bien qu'à Carthage l'Odéon (petit théâtre, en latin), lieu destiné aux auditions et représentations musicales, fût régulièrement rempli, les Carthaginois se passionnaient aussi pour des spectacles d'un tout autre genre : les courses de chars. Les conducteurs, appelés auriges, étaient de véritables vedettes. Ils étaient répartis en factions, ou équipes, de couleurs différentes : bleu, rouge, vert et blanc. Les auriges vivaient dans des villas somptueuses, preuve de leur richesse et de leur célébrité. Les courses se déroulaient dans l'hippodrome ou circus de Carthage, qui avait une capacité de 65000 places, le deuxième après le "circus maximus" de Rome. Les attelages devaient faire sept fois le tour de l'arène en un temps record.
Le sport le plus populaire était les "venatio", les chasses dans l'arène, souvent financées par de riches particuliers. Là aussi, il y avait différentes équipes reconnaissables aux emblèmes ou à des chiffres. Certaines possédaient un animal-mascotte : un taureau, un lion… Il s'agissait de professionnels de la chasse. D'autres hommes, cependant, affrontaient les bêtes seuls, parfois sans aucune protection : les condamnés à mort - souvent des chrétiens -, que la foule, confortablement installée, regardait se débattre et, dans la plupart des cas, se faire dévorer.
On a retrouvé un certain nombre de mosaïques qui illustrent des scènes de chasse ou de course : elles constituent de véritables "reportages sportifs". Une mosaïque découverte à Gafsa, dans le sud tunisien, nous raconte une compétition entre professionnels. Au programme : athlétisme, saut en longueur, lancement du disque, lancer du javelot, boxe et pancrace, genre de combat où tous les coups sont permis, sauf les doigts dans les yeux.
Carthage s'est rattachée, dès le début du III^{ème} siècle, à la tradition grecque, en organisant des joutes sportives et musicales en l'honneur de l'Apollon pythien, visant à rassembler tous les peuples méditerranéens de tradition gréco-romaine comme cela se faisait à Olympe (les Jeux Olympiques), à Némée (les Jeux Néméens), à Delphes (les Jeux Delphiques)… Durant quelques semaines, les hostilités connaissaient une trêve et ces peuples goûtaient ensemble aux joies de la musique et du sport.

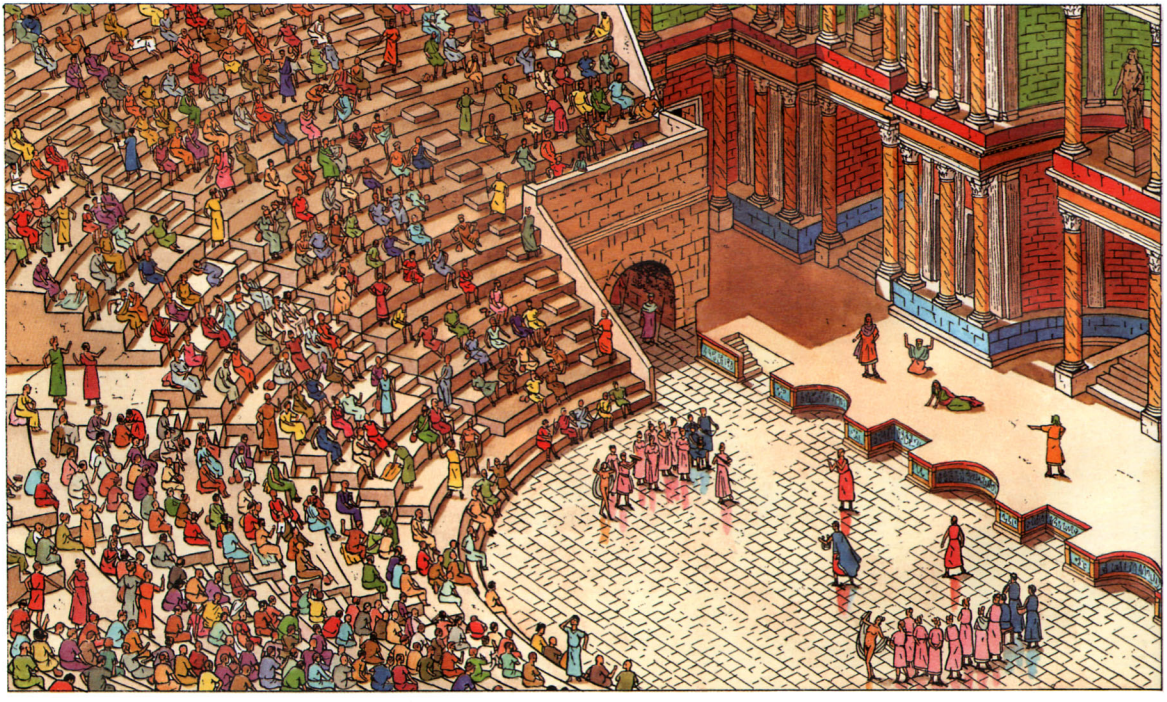


En haut : Le grand Forum de Carthage, composé de deux places.
En bas : La basilique judiciaire monumentale sur le grand Forum de Byrsa.

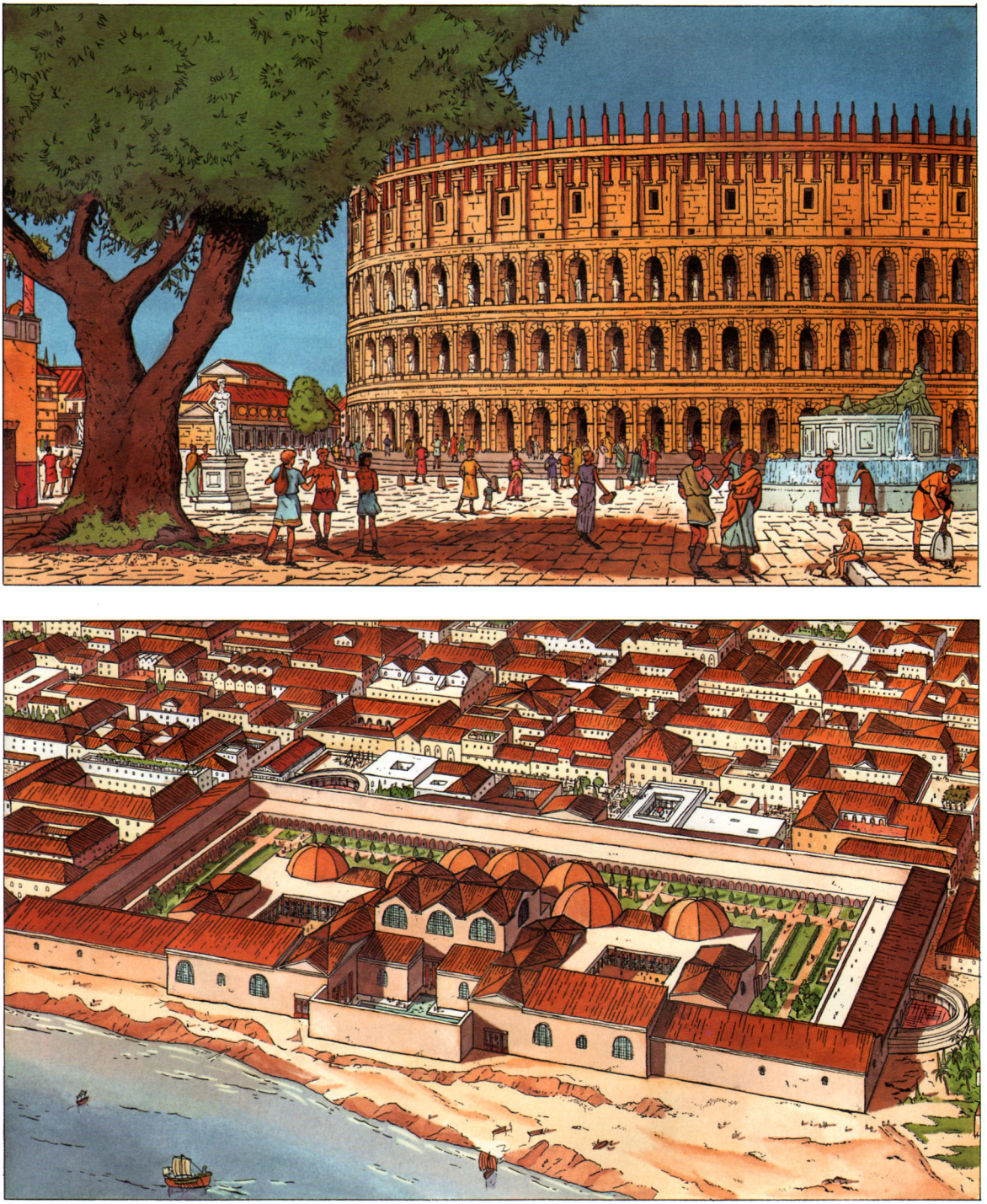


Rue sur Byrsa





En haut : Port romain.
En bas : Théâtre de Carthage.



En haut : Amphithéâtre de Carthage.
En bas : Les thermes d'Antonin le pieux, les plus grands d'Afrique.

En haut : Palestre des thermes d'Antonin le Pieux (cfr. plan page 41).
En bas : Façade des thermes d'Antonin le Pieux.

En haut : Le grand frigidarium (pièce avec piscines froides). Il faisait 36 mètres de haut (cfr. plan page 41).

LA FIN DE CARTHAGE

Dans les années 170 ap. J.-C. se développa à Carthage une église latine, à laquelle on doit peut-être la première version latine de la Bible. Le latin devint, en lieu et place du grec, la langue chrétienne de l'Occident.

Carthage et le Christianisme

Saint Augustin, né le 13 novembre 354 après J.-C. à Thagaste (aujourd'hui Souk-Ahras, en Algérie), lutta toute sa vie pour l'unité de l'Eglise. Elève de Faustus, le docteur de la secte manichéenne (une doctrine qui reposait sur le conflit entre le bien et le mal, dont la racine se situait dans notre corps), il fut nommé évêque d'Hippone (Annaba) en 395 après J.-C.. C'est en cette qualité qu'il fut amené à se rendre souvent à Carthage, où il s'employa à résoudre les problèmes locaux, parmi lesquels celui des hérésies qui minaient l'Eglise latine.
Un premier conflit opposa Saint Augustin au donatisme (IVè, Vè siècles ap. J.-C.), qui déniait toute valeur aux sacrements administrés par un ministre du culte indigne ou jugé tel. Ce conflit, parfois violent, dressa évêque contre évêque, église contre église durant plus d'un siècle. Le différend prit racine à la suite d'une élection épiscopale controversée en 311 ap. J.-C.. L'évêque de Carthage, fraîchement élu, fut alors accusé d'avoir renié sa foi devant l'oppression et la persécution sous Dioclétien au début du 4ème siècle ap. J.-C.. Les donatistes (du nom de Donat le Grand, son inspirateur) refusèrent d'intégrer des gens qui avaient un jour renié leur foi. Augustin, chef du "parti catholique", fut leur plus farouche adversaire. Le 1er juin 411 ap. J.-C. eut lieu une conférence entre évêques donatistes et catholiques. Saint Augustin y vint à bout des donatistes, qui furent privés de leurs droits civiques en 414 ap. J.-C. et se virent frappés, sous peine de mort, de l'interdiction de se réunir.

Le second conflit opposa Saint Augustin à Pélage, un moine breton venu se réfugier en Afrique après la prise de Rome en 410 ap. J.-C. et l'avancée barbare. Les pélagiens, austères et ascétiques, développaient une doctrine selon laquelle l'homme ne peut atteindre le salut que grâce à son autonomie morale : la raison, la conscience, le libre-arbitre. Pour Pélage, l'homme ne peut atteindre le paradis que par ses efforts personnels. Pour Saint Augustin, il a besoin de la grâce de Dieu. Après avoir lutté longtemps contre Pélage, Augustin parvint à le faire excommunier.

Le christianisme africain, grâce à Saint Augustin, a joué un rôle de premier plan dans l'éducation chrétienne latine de nos sociétés occidentales, et a été le lien culturel entre l'Afrique et l'Europe.

L'invasion vandale

Au début du cinquième siècle ap. J.-C., le 'mur défensif' romain destiné à contenir les barbares craqua, et c'est un véritable raz-de-marée qui déferla sur l'Europe occidentale. Rome céda en 411 ap. J.-C.; en 425 ap. J.-C., Carthage fut dotée de fortifications pour contrer l'ennemi.
Une de ces peuplades barbares était les Vandales. Probablement originaires du nord de l'Europe, ils envahirent la Gaule et se fixèrent dans une région d'Espagne qui a sans doute conservé leur nom : la (V)andalousie. En 430 ap. J.-C., sous la conduite d'un chef de génie et ambitieux, le roi Genséric, ils débarquèrent en Afrique du Nord et firent de Carthage leur capitale. Le royaume vandale dura environ un siècle, de 439 à 533 ap. J.-C.. Ce fut un siècle de destruction et d'appauvrissement dans les provinces africaines : dégradations à l'Odéon et aux thermes d'Antonin, demeures et mosaïques laissées à l'abandon.

Ci-contre : Sous les Musulmans, Carthage perdit son aura et devint une ville à l'agonie. Kairouan, puis Tunis (photo) seront les villes principales de l'Ifriqiya (l'Afrique).

Page 48 : *Tour de la grande mosquée de Kairouan, ville devenue le centre nerveux de l'Ifriqiya au détriment de Carthage.*

Ci-contre : *Les premiers musulmans prirent des chapiteaux sur le site de Carthage pour orner les colonnes de la cour de la grande mosquée de Kairouan. Des oeuvres puniques, romaines et byzantines s'y côtoyent.*

Progressivement, les Vandales se romanisèrent, ce qui favorisa, en partie, les tentatives de restauration de l'empire romain par les byzantins.

La conquête byzantine

En 533 ap. J.-C., Justinien I (482-565), empereur de Byzance de 527 jusqu'à sa mort, voulut rétablir l'empire romain dans ses anciennes frontières, chassa les Vandales d'Afrique avec l'aide du général Bélisaire et rattacha Carthage à l'empire romain d'Orient qui, lui, avait résisté aux attaques barbares. Après leur défaite en 533, les Vandales disparurent aussi vite qu'ils étaient venus. Seul leur nom resta dans les mémoires comme le symbole du pillage et de la destruction.

Bélisaire reprit l'Italie aux Ostrogoths et une partie de l'Espagne aux Wisigoths. La souveraineté de l'empire byzantin dura plus longtemps que celle de son homologue occidental, puisque Constantinople, sa capitale, ne tomba que le 29 mai 1453 sous les assauts des Turcs ottomans qui rebaptisèrent la ville du nom d'Istanboul.

Après la prise de la ville par les byzantins en 533 ap. J.-C., Carthage retrouva une certaine prospérité : les ports furent à nouveau ouverts, et le commerce maritime, surtout avec l'Orient, reprit son essor. On ne connaît pas grand-chose de la Carthage byzantine, car elle céda aux attaques arabo-musulmanes aux alentours de l'an 698 ap. J.-C..

La Carthage musulmane

Sous la domination arabe, le centre d'intérêt se déplaça vers Kairouan, la "ville aux cent mosquées". Carthage devint une vulgaire carrière de pierre et de marbre et un lieu de pillage, mais aussi de prière et de méditation pour les mystiques et ascètes "soufis". Sur le Cap de Carthage, appelé alors le Mont du Phare, les "soldats de la Foi" créèrent des villages abritant des adeptes du mouvement soufi. En 1231 ap. J.-C., le tombeau du "Maître du Phare", Abou Saïd al Baji, soufi convaincu, devint un lieu de pèlerinage, et le village de Sidi Bou Saïd s'édifia sur la colline qui se transforma en lieu saint.

Tunis, qui avait été épargnée par les Romains, se mit à piller les ruines de sa riche voisine et à se développer. C'est cependant Kairouan qui resta la ville principale jusqu'en 1057 ap. J.-C., quand elle fut à son tour saccagée par les Banu Hilal. Tunis devint alors particulièrement florissante et donna son nom au Royaume de Tunis, fondé en 1229.

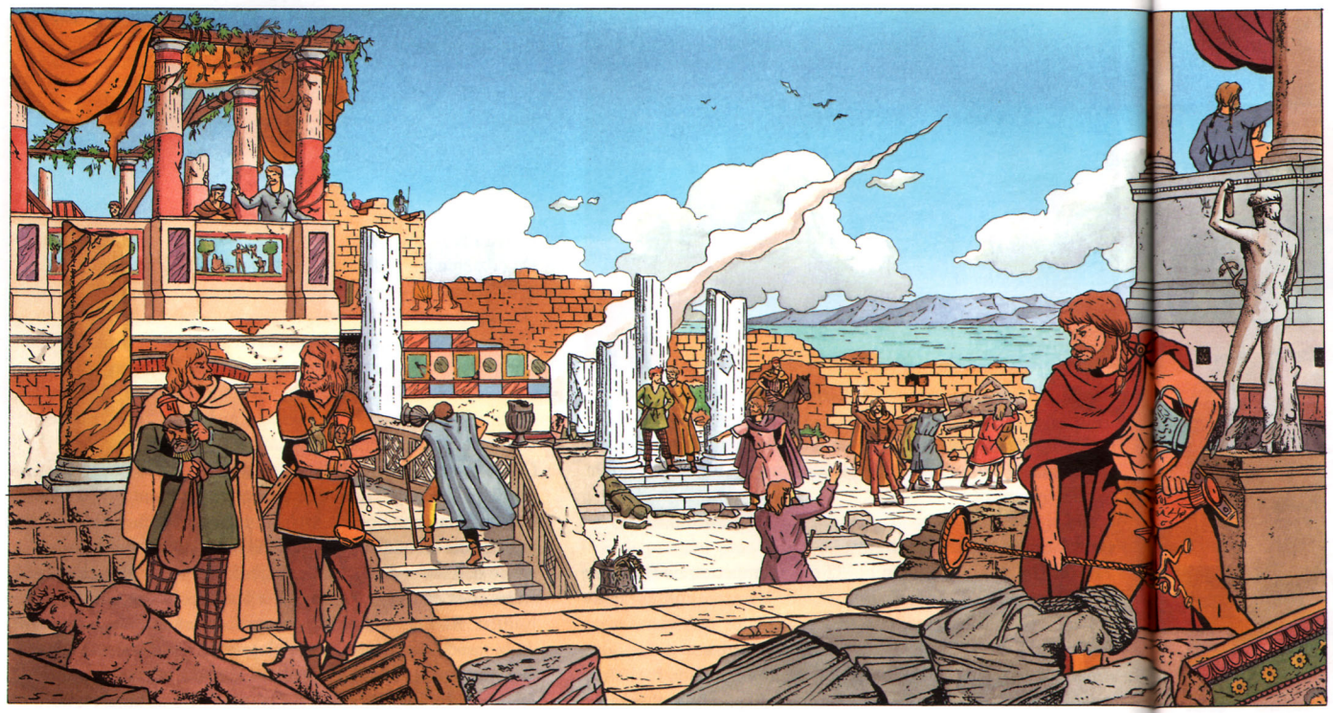
Du onzième au treizième siècle, les rapports tendus entre l'islam et la chrétienté éloignèrent la Tunisie du monde de la tradition classique. Les croisades séparèrent les deux rives de la Méditerranée et contribuèrent à la ruine de Carthage. Saint Louis, roi de France, mourut au siège de Tunis en 1270.

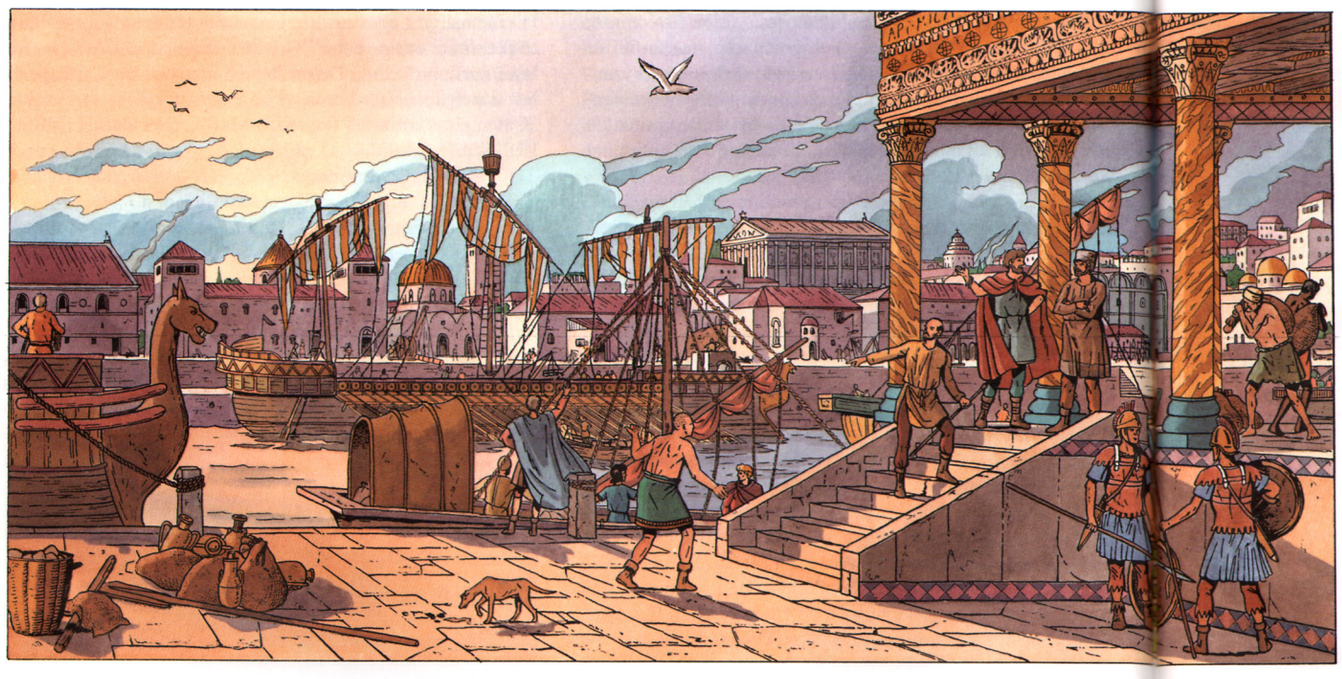
En 1535 ap. J.-C., Charles-Quint s'empara de Tunis et les ingénieurs impériaux utilisèrent, eux aussi, des pierres de Carthage pour aménager l'avant-port de Tunis (le Port de la Goulette). Une porte de la ville se nomme "Bab Qartagenna", Porte de Carthage, nom que beaucoup ignorent.

Carthage-la-cosmopolite vit son patrimoine dispersé dans les musées du monde entier. Certains fouilleurs et autochtones du siècle dernier et du début de ce siècle ont vendu des pièces, des stèles, des statues par intérêt ou pour renflouer le budget des fouilles. En fait, un touriste pourrait s'étonner qu'il reste si peu de la fameuse cité et un archéologue qu'il en subsiste tant !

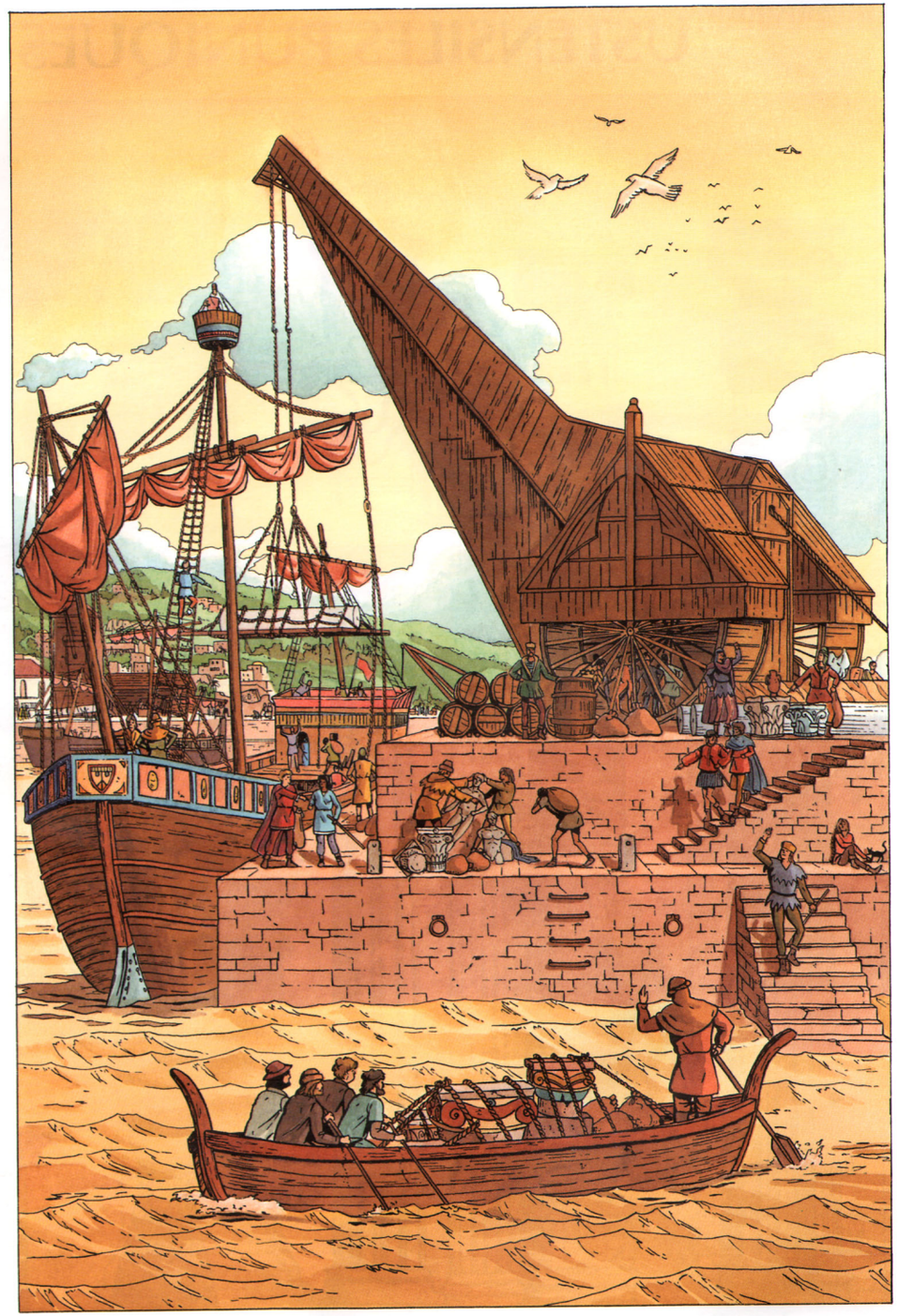
Heureusement, en 1972, Carthage est devenue un lieu protégé. Des équipes internationales s'emploient à la faire renaître de ses cendres. Grâce aux techniques archéologiques modernes, la ville martyre nous montre à nouveau les liens qui ont existé et existent encore entre l'Orient, l'Occident et l'Afrique. Le léger parfum d'Elissa-Didon flotte à nouveau sur Carthage et les imprécations de Caton se sont perdues dans le temps : "Caton s'est enfin tu" (Federico Mayor, directeur général de l'UNESCO, 03-92).

Ci-dessous : *Sidi Bou Saïd vue depuis Carthage.*





En haut : en 430 ap. J.-C., les Vandales envahissent l'Afrique du Nord. Ils occupent une ville non-entretenue et en déclin.
En bas : Sous la domination byzantine et jusqu'à l'invasion arabe en 647 ap. J.-C., Carthage retrouve un peu de son éclat.

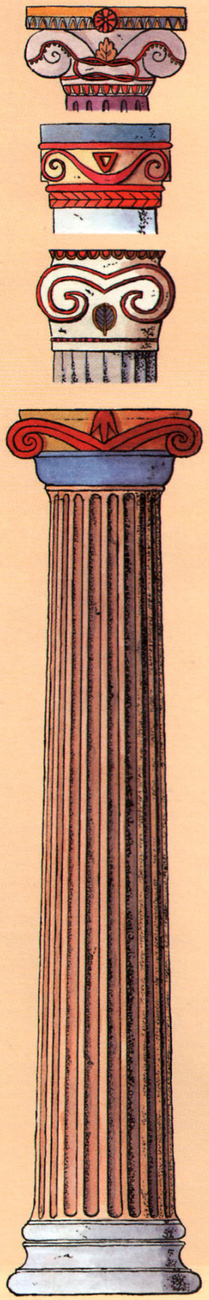


Jusqu'au 19ème siècle Carthage servit de carrière de pierres à l'Afrique et à l'Europe.
Dans l'ancien port des bateaux emportaient parfois des colonnes entières.

ARCHITECTURE ET USTENSILES PUNIQUES

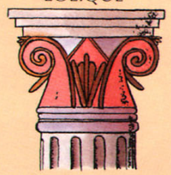
CHAPITEAUX

TRADITIONNELS

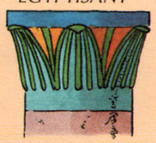


HYBRIDES

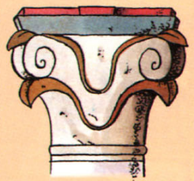
ÉOLIQUE

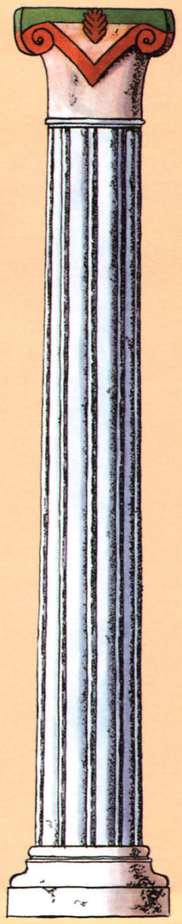


ÉGYPTISANT



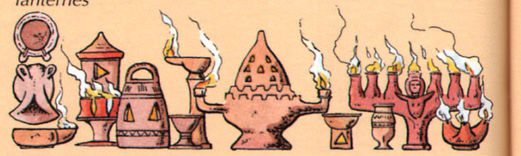
À CROSSES



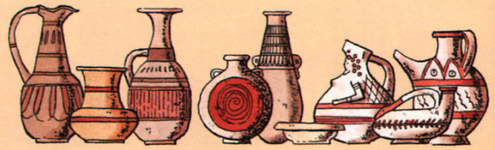


ARTISANAT *(du VI[ème] au III[ème] av. J.-C.)*

lampes à huile, chandeliers-kernois, brûle-parfums et lanternes



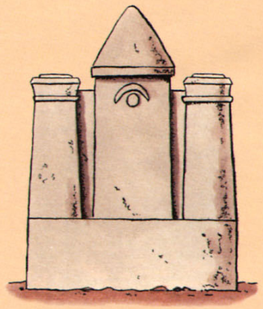
Carafes, pots et jarres



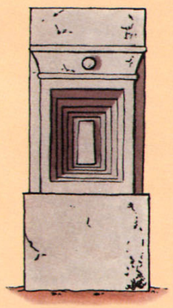
Vases "plastiques" et services de tables en vernis noir

Masques-amulettes et amphorettes

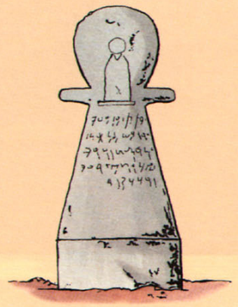
ÉLÉMENTS FUNÉRAIRES : STÈLES ET BÉTYLES



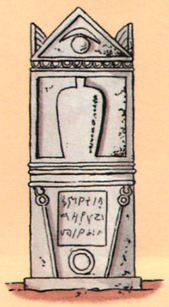
VI[ème] av. J.-C.
Hauteur : 0,62m



V-IV[ème] av. J.-C.
Hauteur : 0,6m

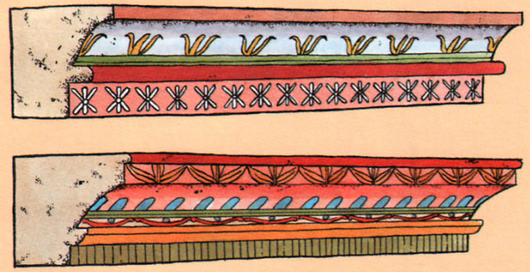


IV[ème] av. J.-C.
Hauteur : 0,62m

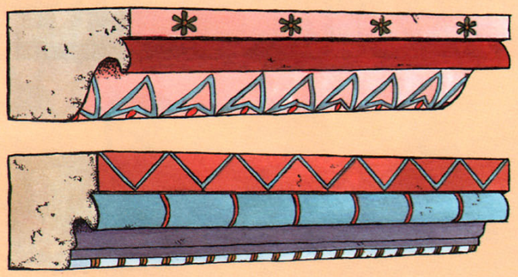


III[ème] av. J.-C.
Hauteur : 0,48m

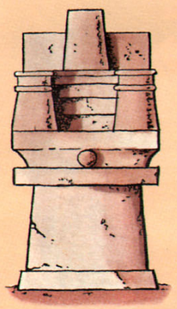
CORNICHES À GORGE ÉGYPTIENNE



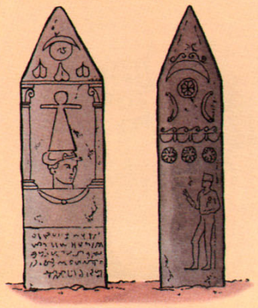
CORNICHES À BEC DE CORBIN



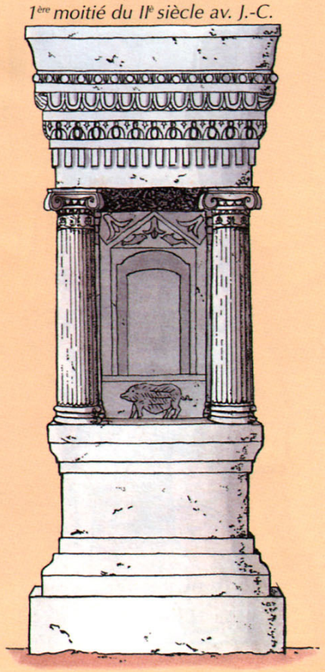
NAISKOS DE THUBURBO MAJUS
(petite chapelle de 1,16m)
1[ère] moitié du II[e] siècle av. J.-C.



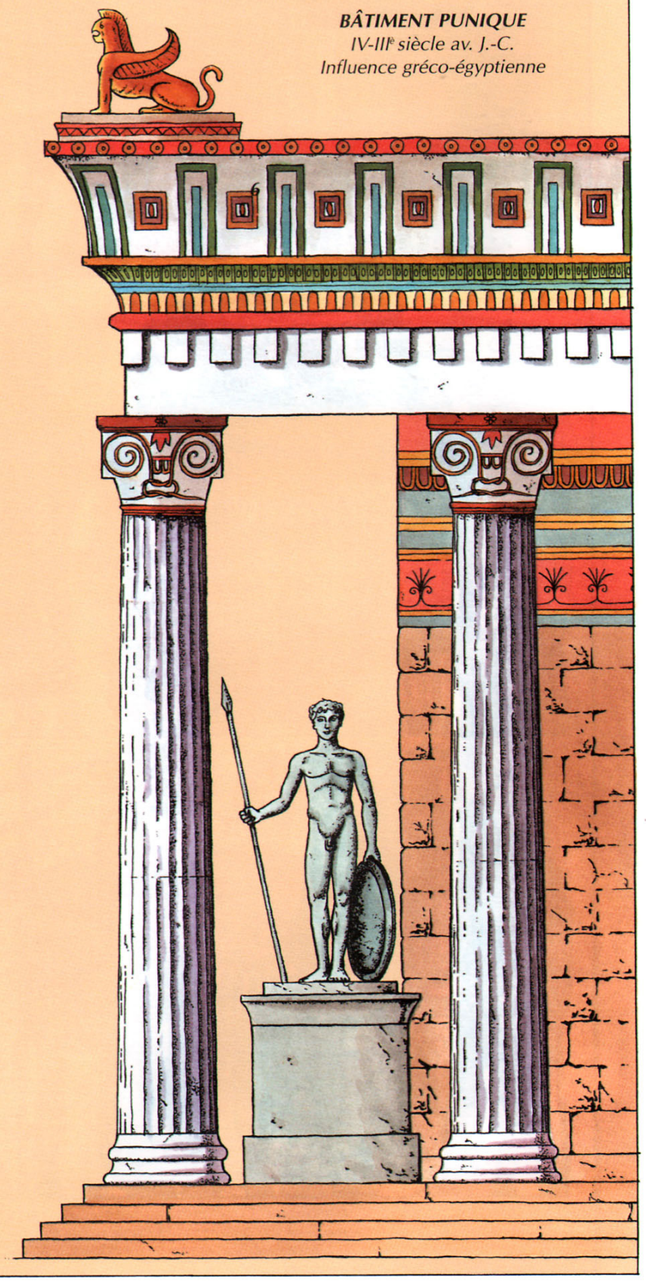
V-VI[ème] av. J.-C.
Hauteur : 0,63m



III[ème] av. J.-C.
Hauteur : 0,58m et 1,2m



BÂTIMENT PUNIQUE
IV-III[e] siècle av. J.-C.
Influence gréco-égyptienne



DIEUX ET COSTUMES

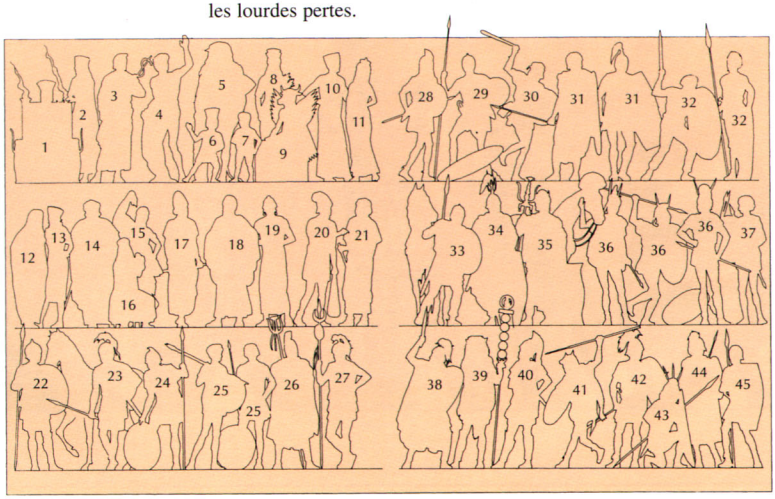
Comme la plupart des Orientaux, les Carthaginois se vêtaient de longues robes droite à col large, rond, rectangulaire ou triangulaire. La mode punique, tout comme l'art ou la religion, était un curieux mélange des différentes cultures méditerranéennes : italique, grecque, chypriote, phénicienne, égyptienne…
À partir des IV et III siècles av. J.-C., les femmes suivirent les normes grecques, tandis que les habits masculins survécurent même à la période romaine dans certaines villes néo-puniques.

CLASSIFICATION:

De 1 à 11 : Divinités et prêtres
De 12 à 21 : costumes civils
De 22 à 27 : armée carthaginoise (2ème guerre punique)
De 28 à 37 : armée de mercenaires d'Hannibal (2ème guerre punique)
De 38 à 45 : les ennemis de Carthage (l'armée romaine, deuxième guerre punique)

DESCRIPTION:""

1. HAMMON-BAAL (ou BAAL-HAMMON) : Il est le grand dieu protecteur de Carthage. "Soleil fécondateur du bonheur et du succès", "Baal" signifie "maître"et sa main levée renvoie étrangement à la main de Fatima des Musulmans.
2. TANIT : Divinité solaire de la fécondité et de la fertilité, associée à Baal-Hammon, son époux.
3. ESCHMOUN : Dieu de la médecine, il est l'équivalent de l'Asclépios grec.
4. RESHEF : Assimilé à l'Apollon grec. En 146 av. J.-C., les Romains ramenèrent de la Carthage détruite une merveilleuse statue dorée de l'Apollon punique (Reshef), placée ensuite en bordure du Circus Flaminius à Rome.
5. MELQART : "Roi de la ville", assimilé à Hercule ou Héraclès, il est le dieu par excellence de l'expansion phénicienne.
6. BES : Dieu d'origine égyptienne, équipé d'un tambourin, il chassait les serpents et les mauvais esprits des maisons.
7. PTAH-PATEQUE : D'influence égyptienne, il assurait la protection de la tombe comme le faisait parfois Bès, à qui il ressemblait.
8. MOLOCH-BAAL : Dieu punique des sacrifices.
9. DEMETER : Déesse grecque du blé et de la fécondité. Son culte fut introduit à Carthage en 396 av. J.-C..
10. Prêtre de Tanit.
11. Prêtresse de Tanit.
12. Femme carthaginoise : Elle porte un "cophinus" (couffin) pour faire ses emplettes.
13. Jeune femme carthaginoise.
14. Notable carthaginois en habit chypriote.
15 et 16. Les danseuses et musiciennes étaient réputées pour leur beauté.
17. Citoyen carthaginois en habit d'origine phénicienne. Hommes et femmes portaient de nombreux bijoux.
18. Commerçant carthaginois.
19. Homme vêtu d'une longue robe plissée (450 av. J.-C.).
20. Carthaginois d'origine chyprio-phénicienne.
21. Costume phénicien type.
22. Soldat de l'infanterie carthaginoise : Tout comme les cavaliers, le fantassin était issu d'une famille noble.
23. Cavalier carthaginois : Il était recruté parmi la haute noblesse.
24. Fantassin libyen-phénicien : À l'origine, armé selon la norme hellénique, il adopta, vers 217 av. J.-C., après la capture d'équipement romain, la cote de maille de l'ennemi, plus performante. Il conserva cependant le bouclier rond grec pour se distinguer de l'adversaire.
25. Cavalier libyen et libyen au javelot : L'homme au javelot peignait parfois son corps tatoué en rouge.
26. Officier carthaginois avec étendard.
27. Soldat carthaginois ou libyen-phénicien d'avant 217 av. J.-C..
28. Caetrati et scutarii ibériques : Ils formaient la majorité de l'infanterie ibérique. Les scutarii portaient un bouclier ovale et les caetrati un bouclier rond.
29. Cavalier espagnol : Equipé de la même manière qu'un fantassin, il quittait souvent son cheval pour combattre à pied. Parfois, un cheval portait deux hommes, dont un descendait pour se battre.
30. Frondeur des Baléares. Les frondes non utilisées étaient enroulées autour de sa tête ou attachées à sa ceinture. Enfant, il ne pouvait manger tant qu'il n'avait pas atteint sa nourriture d'un lancer de pierre.
31. Scutarii celto-ibériques : Issus de tribu ibérique d'influence celte.
32. Guerriers celtes : Les cheveux sont épaissis à la chaux et peignés en arrière. Certains guerriers combattaient nus.
33. Cavalier celte : La tête de l'ennemi était un trophée prestigieux.
34. Noble celte : Originaire du nord de l'Italie et du sud de la Gaule.
35. Porte-étendard celte.
36. Personnages de tribus italiques : Leur rôle fut très flou. Aux côtés des Carthaginois au départ, ils passèrent du côté romain après les défaites puniques. Ici : un cavalier campanien, un fantassin samnite et un lucanien (plastron rectangulaire).
37. Cavalier numide : Il montait sans selle ni bride. Lors de la bataille de Zama, une partie des Numides suivit Massinissa du côté romain.
38. Tribun : La couleur de la cape et de la bordure de la tunique indiquait le rang social ; l'écharpe à la taille signifiait le grade.
39. Porte-étendard romain.
40. Consul : Commandant en chef de l'armée romaine.
41. Veles : Spécialiste des combats rapprochés, il était souvent associé à la cavalerie (pluriel : *velites*).
42. Hastatus (ou *principes*) : Il fut le premier à utiliser le pilum, un lourd javelot de combat, différent de la longue lance du triarius.
43. Triarius : C'est la position typique des triarii. Disposés en ligne, ils formaient une palissade hérissée de piques infranchissable.
44. Cavalier romain : Lors de la deuxième guerre punique, la cuirasse de type grec fut remplacée par la cotte de maille.
45. "Légionnaire pénal" : Après la défaite de Cannes (216 av. J.-C.), Rome fit sortir de ses geôles 6.000 petits criminels afin de combler les lourdes pertes.



JACQUES MARTIN

ALIX

ALIX L'INTRÉPIDE • LE SPHINX D'OR • L'ÎLE MAUDITE • LA TIARE D'ORIBAL • LA GRIFFE NOIRE • LES LÉGIONS PERDUES • LE DERNIER SPARTIATE • LE TOMBEAU ÉTRUSQUE • LE DIEU SAUVAGE • IORIX LE GRAND • LE PRINCE DU NIL • LE FILS DE SPARTACUS • LE SPECTRE DE CARTHAGE • LES PROIES DU VOLCAN • L'ENFANT GREC • LA TOUR DE BABEL • L'EMPEREUR DE CHINE • VERCINGÉTORIX • LE CHEVAL DE TROIE • **avec Rafael Morales** Ô ALEXANDRIE • LES BARBARES SPARTACI FILIUS • L'ENFANT GREC en version grecque • AVEC ALIX • LA VOIE D'ALIX • L'ODYSSÉE D'ALIX 1 • **avec Christophe Simon** L'ODYSSÉE D'ALIX 2

LES VOYAGES D'ALIX

avec Pierre de Broche LA GRÈCE 1 • LA GRÈCE 2 • **avec Rafael Morales** L'ÉGYPTE 1 • L'ÉGYPTE 2 • **avec Gilles Chaillet** ROME 1 • ROME 2 • **avec Marc Henniquiau** LA MARINE ANTIQUE 1 • LA MARINE ANTIQUE 2 • **avec Jacques Denoël** LE COSTUME ANTIQUE 1 • LE COSTUME ANTIQUE 2 • **avec Vincent Henin** CARTHAGE

LEFRANC

LA GRANDE MENACE • L'OURAGAN DE FEU • LE MYSTÈRE BORG • **avec Bob de Moor** LE REPAIRE DU LOUP • **avec Gilles Chaillet** LES PORTES DE L'ENFER • OPÉRATION THOR • L'OASIS • L'ARME ABSOLUE • LA CRYPTE • L'APOCALYPSE • LA CIBLE • LA CAMARILLA • LE VOL DU SPIRIT

JHEN

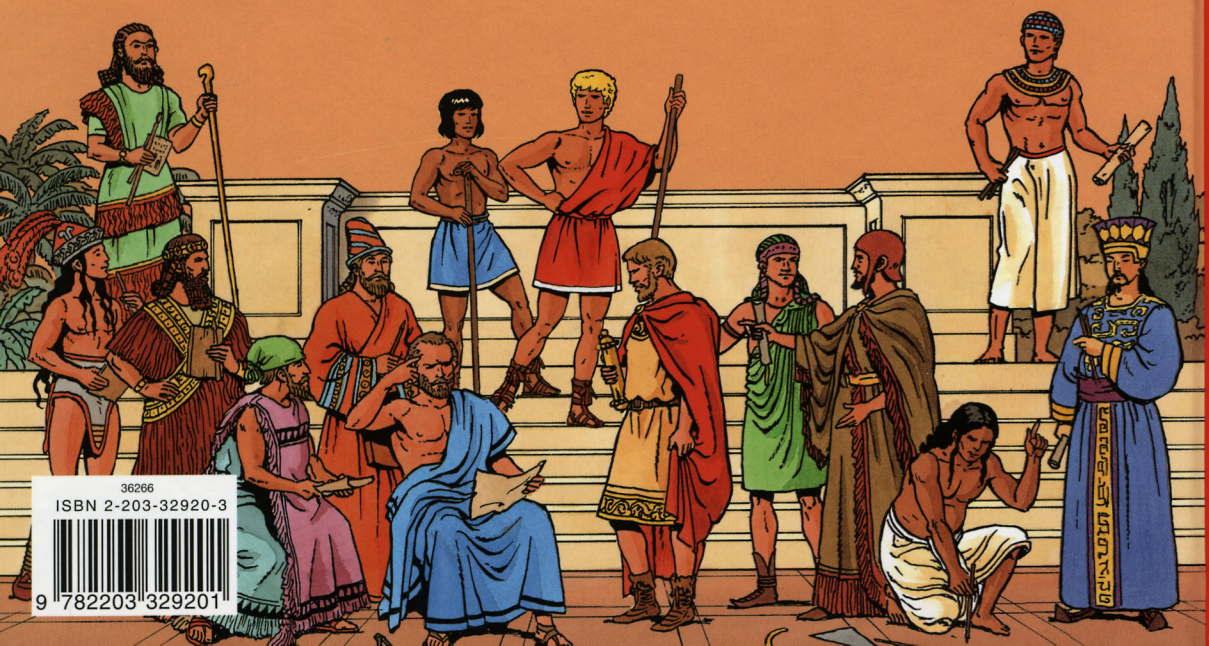
avec Jean Pleyers L'OR DE LA MORT • JEHANNE DE FRANCE • LES ÉCORCHEURS • BARBE-BLEUE • LA CATHÉDRALE • LE LYS ET L'OGRE • L'ALCHIMISTE • LE SECRET DES TEMPLIERS • L'ARCHANGE

KEOS

avec Jean Pleyers OSIRIS • LE COBRA • LE VEAU D'OR

ORION

LE LAC SACRÉ • LE STYX • **avec Christophe Simon** LE PHARAON



36266
ISBN 2-203-32920-3
9 782203 329201